THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME VI.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

L'A STÉRÉOTYPIE, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Nous invitons les personnes qui découvriront des fautes dans le texte des éditions stéréotypes, à nous les indiquer; elles recevront de suite, et sans frais, un exemplaire où les fautes seront corrigées.

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;

Et chez A. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

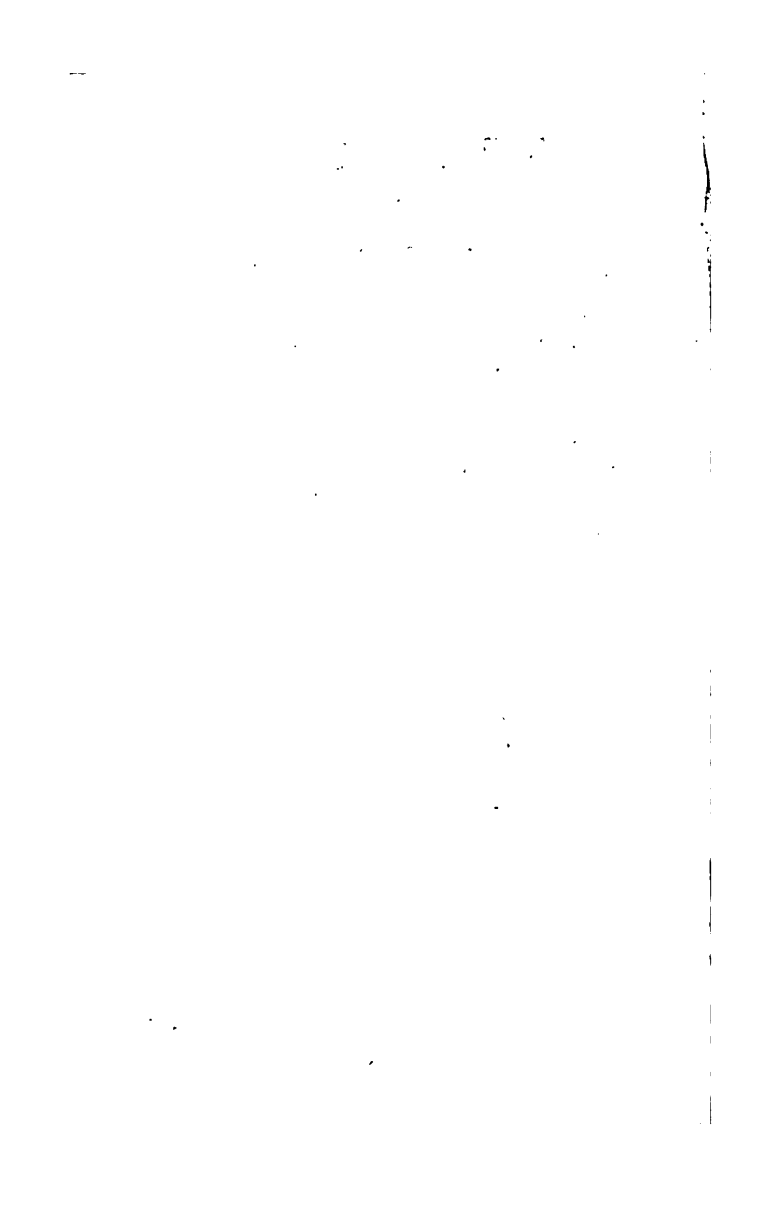
OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

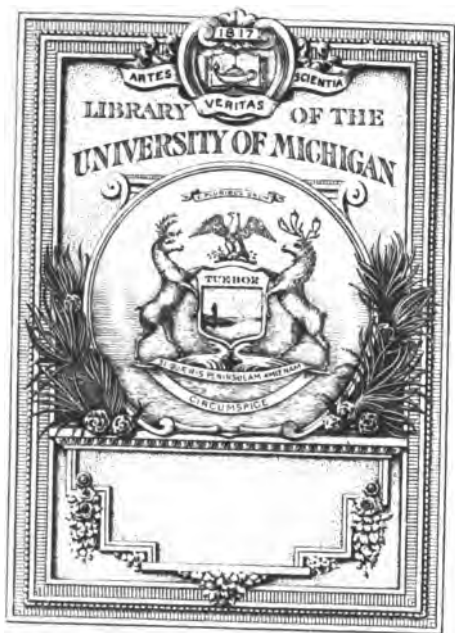
Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N°. 14.
1810.

LE MUET,

COMÉDIE,

PAR BRUÉYS,

Représentée, pour la première fois, le 22 juin 1691.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi ? Je n'ai pu encore vendre ta chaîne d'or : crains-tu que je ne te la vole ? veux-tu que je te la rende ? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc ? n'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire ?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile.

FRONTIN.

Il faut avouer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure ? je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler ?

SIMON.

Oui, difficile, Frontin, et plus difficile que tu ne crois.

FRONTIN.

Pécore !

SIMON.

Tiens, déja dans l'hôtellerie où tu m'as mis en attendant que ton maître me prenne, j'ai voulu

faire le muet pour m'exercer; je m'y attrape à tous moments.

FRONTIN.

Butor!

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ses gens; je ne pus m'empêcher de l'aller quérir moi-même.

FRONTIN.

Ivrogne!

SIMON.

Ce matin encore une servante m'a surpris comptant les heures, parce que j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand!

SIMON.

Si tu savois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie, et puis, tout à coup, ne parler plus!

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup, et que tu as de belles choses à dire.

SIMON.

Oh! franchement, tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ah! voici tes sots raisonnements de l'autre jour? Eh! ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet; qu'il y a huit jours que je lui en cherchois un; que, n'en trouvant point, je me suis

avisé de me servir de toi, à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile, et que personne ne te connoît encore dans Naples ; qu'enfin, par son ordre, je t'ai fait faire l'habit que tu portes ?

SIMON.

Morbleu! je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sais ce que c'est, mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas comme il a accoutumé de me tenter; et faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment, si tu avois le sens commun. Entre nous, les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton pays; et les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les orfèvres ne disent rien de bon pour toi. Ainsi, quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne saurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, et en changeant d'habit comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom et d'habit sont des choses plus aisées à faire que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ah! mon enfant, de toutes les manières de s'énoncer, c'est la plus courte, la meilleure et la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer, pour le repos de nos oreilles! Vois-tu? les signes

ont cela d'excellent, ils sont comme les choses, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé.

FRONTIN.

Courage! Ça, tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis. Il faudra qu'à son retour, tu lui fasses entendre par signes quelles sortes de gens l'auront demandé : comprends-tu?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah! voyons un peu; quand un homme de robe, un de nos sénateurs, par exemple, aura été au logis, comment le lui feras-tu entendre? (*Simon copie un homme de robe.*) Fort bien, fort bien. Vive Simon! Et un homme d'épée, là, un cavalier d'un bel air? (*Simon copie mal un homme d'épée.*) Fort mal, fort mal. Ce n'est pas ainsi que je t'ai dit. Fi! on diroit à ton action que ce seroit un archer du prévôt qui l'auroit demandé, et non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut prendre. (*Il lui montre, et Simon l'imite.*) Oui da, oui da; cela n'est pas déja trop mal. Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis? Souviens-toi bien de

ce que tu m'as vu faire; je te l'ai montré. (*Ce que Simon fait déplaît à Frontin.*) Oh! fi, fi! Que diantre fais-tu? Voilà des révérences de crieuses de vieux chapeaux. Regarde-moi bien; remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps. (*Frontin contrefait les femmes de qualité.*) Allons, à toi. (*Simon tâche à l'imiter.*) Eh! pas mal, pas mal; cela viendra avec un peu d'exercice. En voilà assez pour le coup : retire-toi. Je ne veux point que mon maître te voie encore. Il ne t'a jamais vu, mais il te connoîtroit à l'habit. Quand il en sera temps, je t'irai querir. Adieu.

SIMON, *s'en allant.*

Serviteur.

FRONTIN, *à part.*

Voilà un drôle qui n'est pas encore stylé, si par hasard....

SIMON, *revenant.*

A propos, Frontin, je savois bien que j'avois quelque chose à te demander.

FRONTIN.

Eh quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils?

FRONTIN.

Eh! vraiment, oui, les muets rient, imbécile.

SIMON, *s'en allant.*

C'est assez; je te remercie.

FRONTIN, *à part.*

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot. Si ma fourberie venoit à être découverte! (*Voyant Simon.*) Encore?

SIMON, *revenant.*

Eh! dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets? je n'en ai jamais vu rire.

FRONTIN.

Ah! voici une belle question! Et comment veux-tu qu'ils rient, nigaud? Ils rient comme les autres hommes. (*A part.*) Peste soit du questionneur! Il a tant fait, que voici mon maître. (*A Simon.*) Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voie: au moins, prends bien garde à toi.

SCÈNE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE, *à Frontin.*

AH! te voilà, Frontin?

FRONTIN.

Oui, monsieur; il y a même long-temps.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la comtesse m'a donnée. Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé? (*Simon fait la révérence.*) Ouais! il marque entendre ce qu'on dit?

FRONTIN.

Oh! point, monsieur; c'est que les bons muets, au mouvement des lèvres, comprennent ce qu'on

veut dire. (*Simon fait une inclination de tête.*) Voilà-t-il pas? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Oh! je vous le garantis muet, et des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer. Sache seulement où il sera après souper pour l'aller querir et le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, monsieur?

TIMANTE.

Non; je te dirai pour qui c'est : j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

(*Simon sort.*)

SCÈNE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la comtesse?

TIMANTE.

Je ne sais.

FRONTIN, *lui montrant la porte de la comtesse.*

Voilà pourtant cette même porte qu'on vous ferma hier au nez.

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir, un moment après, à votre rival.

TIMANTE.

La perfide!

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût cru ce matin? « Oui, « Frontin, dis que Timante est le dernier des hom« mes, si je revois jamais cette infidèle, si je remets « le pied chez elle; que la foudre, que le ciel, que « la terre.... » et cætera. Un petit laquais (*faisant le signe de montrer la taille d'un enfant*) pas plus haut que cela, vient vous dire un mot à l'oreille, de la part de cette infidèle... Adieu mon courroux! Vous êtes un homme d'une grande résolution!

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi?

TIMANTE.

Non, toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de sentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir que pour lui reprocher sa perfidie.

FRONTIN.

Oh! oh!

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeste!

TIMANTE.

Et ne la revoir jamais après cela.

FRONTIN.

Tudieu !

TIMANTE.

Tu ne le crois point? Tu le verras. Elle me fait rappeler; elle voit le tort qu'elle a; elle veut se justifier : je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qui lui plaira; mais je lui ferai bien voir qui je suis. Hélas! j'ai perdu pour elle les bonnes grâces de mon père; il a tourné toute son affection du côté de mon frère. Je risque tout pour elle; mais, assurément, je ne serai plus sa dupe.

FRONTIN.

Tenez, monsieur, plus vous raisonnerez, plus vous pesterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépétrer d'elle. Vous savez que je ne suis pas nouveau en

ces sortes d'affaires? Je sais qu'en amour ce n'est que soupçons, brouilleries, raccommodements : aujourd'hui guerre, demain trève; puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé, comme le vôtre, la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire; mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raison.

TIMANTE.

Va, va, je saurai bien accorder mon amour avec ma raison : mon conseil est pris.

FRONTIN.

Eh! monsieur, il y a long-temps que l'amour et la raison sont brouillés ensemble : ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préférence?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur : je crois que vous vous plaindrez, que vous vous lamenterez; mais je crois aussi que, puisqu'elle vous fait rappeler, elle compte, à coup sûr, qu'elle vous apaisera.

TIMANTE.

Elle?

FRONTIN.

Oui, elle.

TIMANTE.

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment après, chez elle, ce capitaine de vaisseau, qui ne la quitte point depuis quelques jours?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien! que pourra-t-elle me dire?

FRONTIN.

Je ne sais; mais ce sera elle qui le dira, et vous qui l'écouterez. Tenez, monsieur, figurez-vous qu'elle est présentement devant vous, avec tous ses charmes, et qu'elle se justifie; que sa bouche vous parle, que vous oyez le son de sa voix, et que ses yeux vous regardent : n'est-il pas vrai qu'elle a raison?

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Avec cela, si elle s'avise de laisser tomber quelques feintes larmes, en conscience croyez-vous tenir un seul moment devant elle?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet?

TIMANTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Ne la voyez point. Vous y êtes encore à temps; personne ne vous a vu entrer. En tout cas, c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine qui viennent à Naples; vous direz que vous alliez voir le marquis de Sardan : aussi bien, cette salle sépare son appartement de celui de la comtesse. Allons, courage; prenez une belle résolution : n'irritez pas davantage monsieur votre père. Il est si en colère de ce que vous refusez la fille du marquis, qu'il est résolu de donner cette même fille, avec tout son bien, à votre frère le chevalier. N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable, et d'un beau nom comme le vôtre? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur, qu'on ne sauroit faire parler qu'avec des machines, et de qui l'on ne sauroit arracher quatre paroles de suite; un imbécile, enfin, que votre père ne vous préféreroit jamais, si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout!

TIMANTE, *allant du côté de chez la comtesse.*

Je le veux bien; retournons-nous-en sur nos pas.

FRONTIN, *lui montrant le chemin pour s'en aller.*

Mais, si vous voulez vous en retourner, c'est par là qu'il faut aller, et non pas par là. Vous vous approchez toujours de la porte de la comtesse.

TIMANTE.

Hélas! je ne sais ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis. Je vois qu'elle me fait le plus sen-

sible de tous les outrages; je le vois, je le sais, je le sens, cependant je meurs d'amour, et je ne sais à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme! Mais j'entends votre père. Il parle assurément au chevalier. Cachons-nous dans ce coin : ils ne nous verront point. Écoutons ce qu'il lui dit; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE V.

LE BARON, LE CHEVALIER; TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au chevalier.*

Venez, venez, mon fils. Votre frère s'est rendu indigne de mon affection; je l'ai tournée toute vers vous, et avec une belle fille je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sou de mon bien : vous êtes toute ma consolation. Vous ne répondez rien, mon fils? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect, et je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite; mais je voudrois vous voir plus gai : votre mélancolie m'afflige. Vous la perdrez, sans doute, devant la fille que je vous destine. Elle est jeune, elle est belle, et son père est mon ancien ami. Vous allez

voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas, au moins, être si triste devant lui. Mais le voici tout à propos.

(*Le chevalier s'enfuit dès que le marquis paroît.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE BARON; TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au marquis.*

Vous avez toujours prévenu mes désirs, marquis; et il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez su que j'allois chez vous.

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amène mon fils le chevalier. C'est un fils obéissant, celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, et qui, par sa soumission, me console de toutes les extravagances de son frère. (*Cherchant le chevalier.*) Approchez, mon fils. (*Appelant.*) Chevalier? (*A part.*) Qu'est-il devenu?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Voilà son fils l'obéissant!

LE BARON, *appelant.*

Hola! chevalier?....

FRONTIN, *à part.*

Il est déja bien loin.

LE BARON, *au marquis.*

Il faut, sans doute, qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelques jours qu'il est d'une langueur et d'un abattement qui m'affligent; mais la vue d'une jolie personne lui fera revenir ses forces. Nous pouvons toujours les accorder dès ce soir, quitte pour différer les noces de quelques jours, si son indisposition continue. Mais tenons les choses secrètes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déja débauché Timante, et qui pourroit encore gâter le bon naturel du chevalier, dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai : un agneau n'est pas plus doux. C'est tout le contraire de ce pendard de Timante; aussi va-t-il servir d'exemple de la manière dont on doit punir les fils désobéissants.

LE MARQUIS.

En vérité, baron, il faut que je vous aime comme je fais pour consentir à ce mariage avec votre second fils, et le procédé de Timante suffiroit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment souhaitée.

LE BARON.

Votre fille, au moins, voudra bien accepter le chevalier en la place de Timante?

LE MARQUIS.

Je suis assuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne; et vous savez que depuis que je perdis sa sœur aînée dans l'enfance, par ce funeste accident qui me fit quitter Messine pour

venir demeurer à Naples, toute ma consolation a été de trouver en celle qui me reste un naturel complaisant, et porté à tout ce que je veux. Mais entrons chez moi, nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez, je reviens vous trouver dans un moment. Je vais voir ce qui est arrivé au chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de son arrivée, m'a toujours paru tout languissant et tout malade.

(*Le marquis entre chez lui.*)

SCÈNE VII.

FRONTIN, LE BARON; TIMANTE, *caché.*

LE BARON, *rencontrant Frontin.*

Qui est là?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui est là?

FRONTIN, *bâillant.*

C'est moi, c'est moi : qu'est-ce?

LE BARON.

Ah! coquin, c'est toi?

FRONTIN.

Je vous demande pardon; je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là?

FRONTIN.

Je dormois, monsieur.

LE BARON.

Tu dormois ?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant ouï parler?

FRONTIN.

C'est, monsieur.... c'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant, et je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante?

FRONTIN.

Oh! non, monsieur. Je vous jure que je ne suis ici que pour mon compte. Ne suis-je pas du bois dont on fait les gens à bonnes fortunes?

LE BARON, *à part.*

Ce maraud! (*A Frontin.*) Oh bien! que tu sois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'est indifférent; après ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui; qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que sa comtesse. Mais, écoute; je sais, par expérience, que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah! monsieur, quelle injure me faites-vous là?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, monsieur?

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ah! monsieur!

LE BARON.

Je consens que tu achèves de le perdre.

FRONTIN.

Eh! monsieur, mon maître....

LE BARON, *l'interrompant.*

Je ne compte plus sur lui; mais, au moins, prends bien garde à ne point te mêler de son frère. Je ne doute point que tu n'aies entendu ce que je viens de dire ici au marquis de Sardan; je te déclare que, si le chevalier refuse de m'obéir, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, monsieur?

LE BARON.

Oui, à toi. Ecoute : de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un ; il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre?

FRONTIN.

Eh! monsieur, croyez-vous....

LE BARON, *l'interrompant.*

Si tu es sage, prends-y bien garde. Tu sais combien de friponneries tu m'as faites, et que j'ai en main de quoi te faire pendre. Je ne t'en dis pas davantage. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

FRONTIN, TIMANTE, *caché.*

FRONTIN, *à part.*

Il a, par ma foi, quelque raison. Cependant ils machinent là une terrible affaire contre mon maître. (*A Timante, qui paroît.*) Eh bien! monsieur, vous l'avez entendu? Vous voilà déshérité, si nous ne songeons à apaiser votre père.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche; je ne suis sensible qu'à sa colère; je l'ai encourue; et pour qui? pour une infidèle!

FRONTIN.

Vous avez raison, monsieur; croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons. Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh! non, monsieur, on n'ouvre point; c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle : sortons.

TIMANTE.

Eh! sifait, te dis-je, on ouvre chez la comtesse.

FRONTIN, *à part.*

Ah! tout est perdu! voici le maudit aimant qui le retenoit devant cette porte.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

QUE veut dire ceci, Timante? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entends votre voix dans cette salle; on vous fait dire qu'on a à vous parler : on vous attend; vous venez, et, au lieu d'entrer, il semble que vous faites le fier. Je crois même que si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

(*Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.*)

FRONTIN.

Oh! point, madame; nous n'avions garde! c'est... c'est que mon maître....

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous ne me dites rien, Timante? Seriez-vous assez fou pour être en colère de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidèle! puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh, oh! c'est donc tout de bon? Voilà vraiment bien de quoi, pour faire tant de bruit!

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, et ouverte un moment après à l'autre, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir que pour vous en apprendre les raisons, avant votre départ; car je suis informée que le vice-roi vous a nommé du voyage.... (*Montrant Frontin.*) Mais, auparavant, dites-moi, ce garçon sait-il se taire?

FRONTIN.

Oui, madame, fort bien; mais je vous avertis d'une chose : si ce que j'entends dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi : si ce qu'on dit est faux et supposé, je ne l'ai pas plus tôt ouï que je meurs d'envie de l'aller redire. Je suis percé comme un crible, et le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tout côté. Je vous confesse mon foible, madame; c'est à vous à en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit très véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté : on vous écoute.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine, que six mois après je vins à perdre mon époux?

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE, *à Timante.*

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de mes jours dans la retraite, et de ne songer plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous étiez alors à Messine. Vous me vîntes voir, Timante; vous me fîtes changer de résolution, et vous n'ignorez pas que depuis ce temps-là je vous ai confié avec plaisir tout ce que j'ai eu de plus secret?

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez donc, Timante, que ce capitaine qui vous donne aujourd'hui sans sujet cette jalousie, a ici, chez sa sœur qui loge près de ce palais, une jeune inconnue qu'on appelle Zaïde?

TIMANTE.

Je sais, madame, l'histoire de cette Zaïde; j'étois encore à Messine lorsque cette fille, âgée de deux ans, fut prise par ce capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN, *à la comtesse.*

Que fait cette fille à la porte fermée?

LA COMTESSE, *à Timante.*

Eh bien! Timante, vous pouvez vous ressouvenir que ce capitaine, étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je lui donnai le nom de Zaïde, parce que personne ne connoissoit ni ses parents, ni sa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de soin, et que je l'ai toujours aimée aussi tendrement que si c'étoit ma propre sœur?

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle?

LA COMTESSE, *à Timante.*

On a retiré cette fille d'entre mes mains, depuis que nous sommes à Naples, et je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Eh bien! madame, vous voulez qu'on vous la rende?

LA COMTESSE.

Oui, Timante; et j'aurois couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce capitaine.

FRONTIN.

Ah! nous y voici.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile et peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conver-

sation en particulier, où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions : je l'attendois enfin quand vous vîntes; et comme je n'étois remplie que du désir d'avoir Zaïde, et que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres, qui cependant n'étoient pas pour vous, on eut l'indiscrétion de vous renvoyer, en quoi je n'ai commis autre faute que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, madame, que ce que je viens d'entendre, n'est pas une défaite pour me chasser, et pour recevoir mon rival?

FRONTIN.

Courage, monsieur!

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre rival! pouvez-vous vous le persuader? un homme comme celui-là? riche et brave à ce qu'on dit, mais brutal comme un corsaire qu'il est. Eh bien! Timante, puisque ce que je vous dis ne vous persuade point, n'en parlons pas davantage. Le capitaine n'entrera plus chez moi; et quoique je souhaite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi?

FRONTIN, *à part.*

Le voilà rendu.

TIMANTE.

Ah! madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincèrement!

LA COMTESSE.

Moi, je ne vous parlerois pas sincèrement? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chère, et vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux, si vous me dites vrai, madame!

FRONTIN, *bas.*

Vous voilà déshérité.

TIMANTE.

Que dans la nécessité où je suis de suivre le vice-roi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être rassuré sur toutes mes alarmes!

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la sœur de ce capitaine, à laquelle je dois honnêtement une visite pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même après souper. Partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura guères jusqu'à votre retour.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Eh bien, Frontin?

FRONTIN.

Je le savois bien moi, que, dès qu'elle parleroit, toutes vos belles résolutions, zeste!

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe?

FRONTIN.

A vous parler franchement, ce sont de terribles animaux que les femmes, et quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité, la chose est toujours problématique. Oh! çà, en bonne foi, est-ce que, tout de bon, vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme?

TIMANTE.

Eh! le moyen que je puisse vivre sans elle?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre? Il me souvient d'avoir lu autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus :

« Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmants appas,
« Il faut toujours manger et boire;
« Et c'est un incident nécessaire à l'histoire
« Que de prendre un léger repas. »

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer que sans dîner et sans souper; et je tiens

une bonne cuisine plus nécessaire qu'une maîtresse.

TIMANTE.

Hélas! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant, vous l'avez entendu, votre père marie le chevalier avec la fille que vous avez refusée; passe pour cela : mais il le fait son héritier, voilà le diable. J'ai cela sur le cœur pour vous; et, quelque défense qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le chevalier à faire quelque sottise qui mette votre père en colère contre lui.

TIMANTE.

Oh! nous parlerons de cela quelqu'autrefois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie : il faut que ce soir même tu demeures ici pour épier si l'on mènera cette fille à la comtesse. Après cela, je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire, je partirai content; et, pour avoir l'esprit plus en repos durant mon voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, j'y reviendrai dès ce soir : aussi bien, n'ai-je point vu d'aujourd'hui ma cruelle Marine : c'est ma comtesse, à moi. Mais, à propos, vous ne songez qu'à cette femme, et vous ne dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté?

TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit temps : ce soir tu le mèneras où je te dirai. Retirons-nous : mon père soupe chez le marquis ; il pourroit nous trouver ici : sortons ; j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, monsieur, Dieu veuille que tout aille mieux pour vous que Frontin ne pense!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE, *à part.*

Quelle impatience de femme! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est?

LA COMTESSE, *appelant.*

Marine? Attends, Marine.

MARINE.

Me voici, madame.

LA COMTESSE.

Dis au capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attends.

MARINE.

Fort bien, madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je le lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas, au moins.

MARINE.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris?

MARINE.

Eh! oui, madame.

LA COMTESSE, *s'éloignant.*

Tu n'as que la rue à traverser; amène-la, si tu peux, avec toi.

MARINE, *à part.*

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut. Elle m'a déja dit, chez elle, dix fois la même chose. Quand je sors, elle me suit pour me le redire. Ah! la voici encore.

LA COMTESSE, *revenant.*

Écoute, j'avois oublié à te dire d'avertir le capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir : je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh! madame, vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Oui; va, et reviens bientôt.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MARINE, *seule.*

Eh! Dieu soit loué! Mais.... ne m'appelle-t-elle pas encore ? Non ; c'est quelqu'un qui monte l'escalier. Ne seroit-ce point qu'on lui amène Zaïde... Attendons un moment. Ah! c'est ce diable de Frontin, qui me fait enrager avec son amour. Que diantre vient-il faire ici ?

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Où vas-tu si tard, charmante Marine ?

MARINE.

Où vas-tu toi-même à l'heure qu'il est, hibou ?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle! et tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien affaire de toi! Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine! arrête un moment, ou tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triste, le désespéré Frontin!

MARINE.

Oh! çà, m'aimes-tu autant que tu le dis ?

FRONTIN.

Oui, la peste m'étouffe!

MARINE.

Veux-tu m'épouser?

FRONTIN.

Oui, ou le diable m'emporte!

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve; touche là. Je t'aime aussi : j'enrage de te l'avoir dit; mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, et que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du ciel que l'industrie en partage; chacun est obligé, en conscience, de faire valoir ses talents : je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelles-tu cela profession?

FRONTIN.

Oui, Marine; et je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit.

FRONTIN.

Nullement; j'ai même fait dessein, quand nous serons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, et toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce seroit pour ne rien gagnér : tu te moques de moi. Mais laissons cela; parle-moi franchement : que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par ordre de mon maître, pour épier si l'on mènera à la comtesse cette Zaïde dont tu as sans doute ouï parler.

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout à l'heure; je vais la querir : adieu.

FRONTIN.

Attends; j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir quand tu amèneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui, ce muet? est-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment, oui.

FRONTIN.

Eh! que diantre veut-elle faire d'un muet?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un more; dès qu'elle vit qu'ils devenoient

trop communs, et que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux bourgeoises, elle n'en voulut plus, et prit un petit Turc: d'autres en eurent, elle le quitta; présentement elle s'est avisée d'avoir un muet, à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh! je te réponds qu'en cela elle sera bientôt suivie par les autres femmes; elles seront bien aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point, et j'en sais plus de quatre qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amis?

MARINE.

Eh! je t'en réponds, il y a long-temps que nous nous connoissons.

SCÈNE IV.

ZAÏDE, LISETTE, UN LAQUAIS, MARINE, FRONTIN.

ZAÏDE, *à Marine.*

Bonsoir, Marine: ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit?

MARINE.

Oui, mademoiselle; je vous allois querir. Mais qui attendez-vous vous même?

ZAÏDE, *cherchant Lisette.*

Ma fille de chambre, qui s'est arrêtée sur la porte.... La voici. (*A Lisette.*) Eh bien! Lisette, qu'est-il devenu? C'est lui-même.

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vue; mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres.....

ZAÏDE, *l'interrompant.*

C'est assez, c'est assez; je n'en ai pas douté un moment. Entrons; ne faisons pas attendre la comtesse.

(*Elle entre chez la comtesse avec Lisette et le laquais.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, MARINE.

MARINE.

Adieu; il faut que j'entre avec elle. Mais, peste soit de toi! tu es cause que je n'ai pas été dire au capitaine de ne pas venir ce soir. Oh! s'il vient, je sais ce que je ferai.

(*Elle rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VI.

FRONTIN.

Adieu, ma déesse. (*Seul.*) A ce que je viens d'entendre, la comtesse a dit vrai à Timante; et, après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître

et moi, assez heureux dans nos amours. Cependant, du côté de l'intérêt, nos affaires vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans; s'il est privé des biens de son père, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrois pour rien au monde avoir servi un maître déshérité. Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son père? Mais par où diable l'attaquer? il est trop taciturne, et l'on ne sait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire. Eh! parbleu, le voici tout à propos.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Que cherche-t-il ici si tard, et avec tant d'empressement?

LE CHEVALIER, *à part.*

Où sera-t-elle allée? qu'est-elle devenue? (*A Frontin.*) Ah! Frontin, que je suis heureux de te rencontrer! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles?

FRONTIN.

Et de qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce palais; mais dans quel appartement sera-ce? Je suis mort si je ne la trouve!

FRONTIN, *à part.*

La peste! comme il jase.

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche partout; elle ne sera pas surprise de me voir. Hélas! peut-être ne la verrai-je jamais.

FRONTIN, *à part.*

Ce n'est plus le même homme. (*Au chevalier.*) Et de qui parlez-vous, monsieur?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux aient jamais vue. Enseigne-moi où elle est.

FRONTIN.

Et que puis-je savoir, si vous ne parlez plus clairement?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu si je ne la retrouve. Grands Dieux! qu'elle a de charmes! et je ne la verrois plus! Non, il n'est pas possible; elle est trop belle. Quelque part qu'elle soit, elle n'y peut être long-temps cachée.

FRONTIN, *à part.*

S'il parloit de Zaïde, quel bonheur! (*Au chevalier.*) Qu'avez-vous donc, monsieur?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au désespoir!

FRONTIN.

Et de quoi?

LE CHEVALIER.

Je suis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux?

LE CHEVALIER.

Oui, amoureux; mais éperdument, et il faut que tu me serves.

FRONTIN.

Moi?

LE CHEVALIER.

Oui, toi. Tu sais les bons offices que je t'ai rendus auprès de mon père, et que tu me disois toujours : « Chevalier, cherchez seulement une maî« tresse, et vous verrez ce que je ferai pour vous. »

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie; j'ai trouvé ce que tu me disois de chercher, et tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu savois.... qu'elle est belle!

FRONTIN.

Ah! je n'en doute point.... Courage!

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas comme la plupart des filles qui gâtent leur beauté à force de soins; elle n'a rien que de naturel. Si tu l'avois vue!

FRONTIN, *à part.*

Sachons si c'est Zaïde. (*Au chevalier.*) Comment est-elle faite?

LE CHEVALIER.

Comment? une taille faite exprès pour l'amour; un teint! une douceur! Je ne puis te l'exprimer.

Un tour de visage qui touche et qui enchante! les yeux.... ah! Frontin, quels yeux!

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voilà aussi savant que je l'étois ; mais de quel âge, à peu près?

LE CHEVALIER.

D'environ seize ans.

FRONTIN.

Quelle est donc cette fille?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien.

FRONTIN.

Son nom?

LE CHEVALIER.

Je le sais encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit! je vous servirai, assurément!

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler, ou par prière, ou par adresse, n'importe, pourvu que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire, il n'est rien de plus aisé. (*A part.*) Mais il le faut faire mieux expliquer. (*Au chevalier.*) Où l'avez-vous vue?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre, vis-à-vis de chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN, *à part.*

C'est elle. (*Au chevalier.*) Elle répondoit aux signes?

LE CHEVALIER.

D'une manière dont j'étois charmé.

FRONTIN, *à part.*

Fort bien. (*Au chevalier.*) Ne l'avez-vous jamais vue ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure, dans la rue.

FRONTIN, *à part.*

La voilà. (*Au chevalier.*) Qu'est-elle devenue?

LE CHEVALIER.

Je ne sais.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le commandeur m'a arrêté, et j'en suis inconsolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre et un laquais, qui les éclairoit. Je jurerois qu'elles sont entrées dans ce palais; je les ai perdues de vue sur la porte.

FRONTIN.

Je sais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux! et comment s'appelle-t-elle?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parents?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sait point. Elle fut prise par des corsaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre. Mais où est-elle présentement? dis-le moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici; là, chez la comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle! j'entrerois tout à l'heure. On dit que cette comtesse est une belle personne?

FRONTIN.

Très belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre.

FRONTIN.

Oh! que non.

LE CHEVALIER.

Ah! Frontin....

FRONTIN, *voulant s'en aller.*

Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Où vas-tu donc?

FRONTIN.

Trouver mon maître, qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point que tu ne m'aies rendu quelques services.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour vous à Zaïde. Je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire?

FRONTIN.

Pour mener à la comtesse un muet que votre frère lui envoie.

LE CHEVALIER.

Quoi! ce muet dont j'ai ouï parler est pour elle?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux! il verra à tous moments la charmante Zaïde; il la servira. Quel plaisir seulement d'être auprès d'elle!

FRONTIN, *à part.*

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux!

FRONTIN.

Et si vous étiez aujourd'hui cet heureux-là?

LE CHEVALIER.

Qui, moi?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment?

FRONTIN.

Que vous prissiez ses habits?

LE CHEVALIER.

Et après?

FRONTIN.

Que je vous menasse chez la comtesse?

LE CHEVALIER.

J'entends.

FRONTIN.

Et que je disse que vous êtes le muet que Timante lui envoie?

LE CHEVALIER.

Ah! que cela est bien imaginé!

FRONTIN.

Personne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non, assurément. Que tu es habile, mon cher Frontin! Allons, déguise-moi tout à l'heure comme tu voudras; mène-moi au plus vite. Qu'il me tarde d'y être!

FRONTIN.

Bon! à quoi pensez-vous? est-ce que vous ne voyez pas que je ris?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas, moi. Tu le feras, puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sauriez pas faire le muet.

LE CHEVALIER.

Moi?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune, et ne pas parler; cela n'est pas possible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait jouer toute sorte de personnages.

FRONTIN.

Mais monsieur votre père?

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde, je n'aime que Zaïde, je mourrai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frère, et je serai trop riche si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin, vous le voulez?

LE CHEVALIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le demande, je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là-dedans, n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de respect pour Zaïde. Je ne veux que lui déclarer les sentiments de mon cœur; tâcher de découvrir les siens et l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la rue. Le muet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez tandis que j'irai rendre réponse à votre frère de ce qu'il attend de moi; ensuite je vous amènerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de père à Zaïde doit venir ce soir : il a un valet qui n'est pas grue; s'il nous voyoit ensemble, il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre, viens vite, au moins!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FRONTIN, *seul.*

Allez, vous dis-je.... Bon! voilà justement ce que je cherchois. Mais, la peste! voici ce que je ne cherchois point. Ce maudit capitaine pourroit bien nous embarrasser. Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce soir.

SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à Frontin.*

Ah! te voilà, mon brave? viens-tu voir si cette porte est encore fermée?

FRONTIN.

Eh! monsieur, je sais qu'elle ne s'ouvre que pour vous, et je cède aux amants heureux.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe.... Où vas-tu donc?

GUSMAN.

Chez le marquis de Sardan, monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la comtesse, étourdi, frappe donc.

GUSMAN.

Mais, monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si tôt?....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

C'est pour cela même, coquin. Je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle, qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Eh! monsieur, vous lui direz cela demain; on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraud! à la fin?

GUSMAN.

Eh! monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.

(*Il frappe.*)

SCÈNE XI.

MARINE, LE CAPITAINE, GUSMAN.

MARINE, *à Gusman.*

Que viens-tu faire ici?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est. Va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà, tu peux le lui dire toi-même.

MARINE, *au capitaine.*

Monsieur, je vous demande pardon ; je ne vous croyois pas si près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon soir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah! monsieur, elle a une migraine si terrible qu'elle a été obligée de se coucher, après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort ; mais, puisque c'est vous, monsieur, si vous voulez, je l'éveillerai.

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN, *à part.*

Si mon maître n'est fou....

LE CAPITAINE, *à Marine.*

Mais, non : va seulement écouter si elle dort, et si elle ne dort point....

MARINE, *l'interrompant.*

Elle dormira, monsieur, assurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici ; si je ne reviens point, vous pourrez vous en aller. Monsieur, je suis votre très-humble servante. Adieu, Gusman.

GUSMAN.

Bon soir, Marine.

(*Marine rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

Je vous le disois bien, monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine.....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc ?

GUSMAN.

Elle a, monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qu'il faut pour être vue.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire ?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour, et qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à t'entendre, qu'on prend un teint comme un bonnet... Mais Marine ne revient point, sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

GUSMAN.

Allons, monsieur, c'est fort bien fait.

(*Il sort avec le capitaine.*)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, *en habit de muet*, FRONTIN.

FRONTIN.

N'ENTRONS pas encore chez elle : laissons sortir le capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti ; allons.

FRONTIN.

N'allons pas si vite, et entendons-nous bien avant que de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire ?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même votre père de votre amour pour Zaïde : aussi bien faut-il qu'il le sache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me soupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y consens : entrons.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout : depuis que je me suis avisé de vous faire muet, il m'est venu dans l'esprit de me servir de votre muétisme pour obliger votre père à consentir que vous épousiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Est-il possible?

FRONTIN.

Vous savez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes, et que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut a tellement augmenté par la foiblesse de son âge, qu'on lui persuaderoit qu'il est nuit en plein jour.

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi, et tu l'as si souvent trompé....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Je le tromperai bien encore. Je sais son foible sur les sortilèges. Songez, vous, seulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule, lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déja recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine : elle est fille; elle pourroit parler, et le stratagème que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à présent. Prenez ces hardes, et cachez les quelque part là-dedans, j'en aurai peut-être besoin.

SCÈNE XIV.

MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARINE, *à Frontin.*

Ah! c'est toi, Frontin?

FRONTIN.

Oui, mon ange; et voici le muet que je mène à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air!

FRONTIN.

Eh! eh! c'est un muet fait exprès pour elle. Je vais le présenter.

MARINE.

Non, l'ordre est ce soir de ne laisser entrer personne... Adieu; je ferai à madame les compliments de ton maître.

(*Elle rentre avec le chevalier.*)

SCÈNE XV.

FRONTIN, *seul.*

Adieu, ma princesse... Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon stratagème peut réussir, voilà le dessein du baron rompu; mon maître ne sera point déshérité, et je serai payé de mes gages : voilà le fait.... Allons apaiser notre autre muet. J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais;

mais la confidence qu'il m'a faite de ses friponneries, et la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me sont d'assurés garants qu'il gardera mon secret. Quand on se mêle du métier que je fais, on ne sauroit prendre trop de précautions. Oui, encore est-on toujours à la veille de la prison ou de la bastonnade. Les dieux nous gardent de l'un et de l'autre!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZAÏDE, *seule.*

Que deviendrai-je, hélas! dans une conjoncture si embarrassante? Demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous moments aux plus violents troubles de la vie? Il n'est jamais le maître de ses regards; tous ses mouvements marquent sa passion, et déja tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous. Je tremble à tous moments que la comtesse ne s'en aperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler Comment soutiendrai-je une conversation si hardie? Le plus sûr est de sortir d'ici... Mais je n'en ai pas la force, et je crains bien que l'amitié que j'ai pour la comtesse ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCÈNE II.

MARINE, ZAÏDE.

MARINE.

Vous fuyez tout le monde, Zaide?

ZAÏDE.

Laisse-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAÏDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous?

ZAÏDE.

Je ne sais.

MARINE.

J'ai vu le temps que vous n'aviez rien de secret pour moi.

ZAÏDE.

Je n'ai aucun secret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je désobligée en quelque chose?

ZAÏDE.

Non, tu m'es toujours chère.

MARINE.

La comtesse ne vous fit-elle pas bon accueil?

ZAÏDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

MARINE.

D'où vient donc cette inquiétude?

ZAÏDE.

Hélas! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse qui ne connoît ni ses parents, ni sa patrie?

MARINE.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier. Il y a ici quelque chose de nouveau.

ZAÏDE.

Que veux-tu qu'il y ait?

MARINE.

Je ne sais; mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joie, et le muet que Timante a envoyé à madame réjouit tous ceux du logis; vous seule ne rîtes point. Chacun lui fit des signes, auxquels il répondoit avec une grâce dont on étoit charmé : vous ne daignâtes pas lui en faire; et, dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir, vous vous retirâtes brusquement dans votre chambre. Le pauvre garçon en parut tout triste, et il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur après que vous fûtes sortie.

ZAÏDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les muets vous font pitié?

ZAÏDE.

Oui, Marine.

MARINE.

Bon! et pourquoi celui-ci paroît-il si content de son sort? Allez, mademoiselle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAÏDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez, qu'il a bon air!

ZAÏDE.

Que vient-il faire ici?

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

MARINE.

Je crois qu'il nous cherche. Ah! tenez, mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fîtes hier.

ZAÏDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi, mademoiselle, je n'en aurois pas le courage : il y auroit de la cruauté. Laissez-le un peu se réjouir. Voyez comme il vous regarde! je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAÏDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle! Pourquoi ne voulez-vous pas jeter seulement les yeux sur lui?

ZAÏDE.

Je ne l'ai que trop vu!

MARINE.

Ah! mademoiselle, il ne parle pas; mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAÏDE.

Hélas!

MARINE.

Je crois, Dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi! Que diantre veut dire tout ceci?

ZAÏDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez. Hum... il y a ici quelque chose. (*Elle les prend par le bras et se met entre eux deux.*) Çà, que je vous envisage un peu l'un et l'autre : voyons.... Vous vous troublez! il pâlit, il se déconcerte!

ZAÏDE.

Que tu es violente! On se troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui, seroit-il si en désordre, s'il n'entendoit pas ce que je dis? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je; j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vu depuis hier : plus fine que moi n'est pas bête, et je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAÏDE.

Oh! laisse-moi donc en repos; tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, si vous me faites encore un secret de ce qui se passe : ou mettez-moi dans votre confidence, ou je vais, tout à l'heure, dire mes soupçons à madame.

ZAÏDE.

Garde-t'en bien! Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules?

MARINE.

Voyez-vous ses alarmes? Je veux que vous me confessiez tout, et tout à l'heure; vous avez tort de vous défier de moi. Suis-je d'un naturel si farouche? Parlez donc, si vous ne voulez pas que je parle.

SCÈNE IV.

FRONTIN, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

FRONTIN, *à part.*

Ah! que vois-je? mon muet entre les pattes de Marine! Tirons-le de cet embarras. (*A Marine.*) Ah! méchante fille! ah! traîtresse! trahir Timante et Frontin! O ciel! ô terre! ô mœurs! tout est perdu, tout est corrompu : à qui se fier désormais?

MARINE.

À qui en as-tu? que dis-tu? que veux-tu?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidèle, si Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vase de sincérité...

MARINE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu bu? qu'as-tu mangé? es-tu devenu fou?

FRONTIN.

Plût à Dieu l'être devenu, et avoir toujours ignoré l'action la plus noire!

MARINE.

Quelle extravagance! que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée? comme si je n'étois pas informé de tout.

MARINE.

Et de quoi?

FRONTIN.

Et que fait, à l'heure qu'il est, le valet du capitaine dans ta chambre?

MARINE.

Dans ma chambre? Gusman?

FRONTIN.

Y est-il pour lui ou pour son maître? qui trompes-tu de Timante ou de moi? Mais tu nous trompes tous deux; car qui touche l'un, touche l'autre.

MARINE.

Quelle vision! Es-tu ivre, ou furieux?

FRONTIN.

Oui, je suis furieux, perfide! et je veux que tu viennes tout à l'heure me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux!

MARINE.

Va-t'en cuver ton vin, ivrogne! j'ai bien d'autres choses en tête, et tu me déclareras toi-même qui est ce beau muet-là, que tu nous as amené, ou.....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Tu cherches à m'échapper; mais tu me suivras tout à l'heure.

MARINE.

Eh bien! je te suivrai, quand tu m'auras dit....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Non, tu viendras tout à l'heure, te dis-je. Je veux te prendre en flagrant-délit, te confondre. (*Il l'entraîne.*)

MARINE, *à Zaïde.*

Cet enragé m'entraîne; mais, vous, ne croyez pas être quitte de mes persécutions.

(*Elle s'en va avec Frontin.*)

SCÈNE V.

ZAÏDE, LE CHEVALIER.

ZAÏDE, *à part.*

Je mourrois, si je me trouvois dans un pareil embarras; il faut m'en délivrer à quelque prix que ce soit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi....

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, ZAÏDE, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Bonjour, ma fille : je viens vous dire adieu, j'ai ordre de partir demain.

ZAÏDE.

Demain, monsieur?

LE CAPITAINE.

(*Le chevalier fait des signes.*)

Oui, demain. (*Voyant les signes du chevalier.*) Quel drôle est-ce là? (*Au chevalier.*) Que demandes-tu? (*A Zaide.*) Oh! oh! c'est un muet. Que fait-il ici?

ZAÏDE.

Il est à la comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendard-là est bien fait. Je ne l'avois pas encore vu chez elle : d'où l'a-t-elle eu?

ZAÏDE.

Timante le lui a donné.

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frère le chevalier. Le baron d'Otigni est fort en peine de ce fripon-là : on ne sait, depuis hier au soir, où il est allé.

(*Le chevalier, voyant arriver son père, s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAIDE.

LE BARON, *au capitaine.*

Ah! monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils le chevalier?

LE CAPITAINE.

Moi, monsieur?

LE BARON.

Mon frère le commandeur vient de me dire qu'il le vit hier dans la rue, sur les neuf heures du soir, et qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles : en voilà déja une ; mais pour votre chevalier, je ne l'ai jamais vu.

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Et vous, mademoiselle ?

ZAÏDE.

Moi, monsieur ?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires. Entrons chez la comtesse ; je viens dîner avec elle.... (*Au baron et au marquis.*) Serviteur, messieurs ; jusqu'au revoir.

(*Il sort avec Zaide.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Que sera devenu mon fils ?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous tant alarmer. Le chevalier a passé la nuit dehors, et n'est pas encore revenu : voilà bien de quoi ?

LE BARON.

Mais la manière brusque dont il me quitta hier en ce même endroit, m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse, et qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier, mon frère le commandeur le rencontra deux fois : la première fois, il couroit après deux filles, comme je vous ai dit; une heure après, il le vit encore passer : il ne put l'arrêter; et il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque?

LE BARON.

Oui, marquis.

SCÈNE IX.

FRONTIN, LE MARQUIS, LE BARON.

FRONTIN, *à part, au fond du théâtre.*

ECOUTONS, sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frère voulut lui demander pourquoi ce déguisement hors de saison : le chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, et le quitta brusquement.

FRONTIN, *à part.*

Bon! l'alarme est au quartier.

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON.

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toujours trompé.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà!

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN, *à part.*

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN, *à part.*

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre.

FRONTIN, *à part.*

Cela est un peu fort!

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN, *à part.*

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner ?

LE BARON.

Si vous saviez combien de fois il m'a trompé!

FRONTIN, *à part.*

N'est-ce que cela? Il est temps que je lui serve un plat de mon métier... (*Au baron.*) Monsieur, je vous cherche partout.

LE BARON.

Te voila donc, scélérat! tu as enlevé le chevalier, qu'en as-tu fait?

FRONTIN.

Ah! monsieur, que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre!

LE BARON.

Et quels soins, fourbe?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en secret?

LE BARON.

Tu veux me tromper?

FRONTIN.

Moi, monsieur?

LE MARQUIS.

Écoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh bien! parle.

FRONTIN, *à part.*

Cet homme-là m'embarrasse. (*Au baron.*) Monsieur, il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant....

LE BARON, *l'interrompant.*

Parle, te dis-je, et parle haut : je n'ai rien de secret pour le marquis.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, quand je vis les alarmes où vous étiez hier pour la fuite du chevalier, et que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sais-tu?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples sans rien découvrir; j'étois au désespoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois savoir. D'abord, je vous ai cherché partout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vite ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, monsieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que, depuis que le chevalier est arrivé, il ne sortoit point, et qu'il étoit continuellement à la fenêtre de sa chambre, triste, rêveur et mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entières à parler par signes à une très belle fille, qui étoit aussi à la fenêtre, de l'autre côté de la rue.

LE BARON.

Ah! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille, et j'ai su qu'on l'appeloit Ma....za....sa....

LE BARON.

Zaïde?

FRONTIN.

Justement, Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille : on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le sais : je la viens de voir ici.... Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous savez donc, monsieur, qu'elle est chez la comtesse?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Qui diriez-vous, monsieur, que j'ai trouvé?

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Le chevalier.

LE BARON.

Le chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur le chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON, *au marquis.*

Voilà qui se rapporte à ce que le commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, monsieur, si je vous dis la vérité?

LE MARQUIS, *au baron.*

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah! monsieur, cela m'arrive tous les jours.

LE BARON.

Il faut tout à l'heure que j'aille chez la comtesse.

FRONTIN.

Attendez, monsieur, que je vous aie tout dit, et puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit?

FRONTIN.

Ah! monsieur, j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai!

LE BARON.

Comment?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point?

FRONTIN.

Non, monsieur.

LE BARON.

Est-il mort?

FRONTIN.

Non, monsieur.

LE BARON.

Est-il malade?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point?

FRONTIN.

Je ne saurois dire, monsieur, si c'est qu'on ait jeté quelque sort sur lui, ou s'il seroit tombé dans une espèce de mélancolie; mais je n'ai pu l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah, ciel! quelle extravagance! L'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mystère.

FRONTIN.

Cela pourroit être, monsieur. Mais pourquoi ne se seroit-il pas ouvert à moi? Je lui ai dit, pour le

faire parler, que je savois son amour, et que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Eh bien! à cela?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juste ciel! que sera ceci?

LE MARQUIS.

Bagatelle. Le chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, monsieur; mais être éperdument amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes, monsieur! Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages! et puis, s'il y avoit là quelques charmes?

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis!

LE MARQUIS.

Chansons, vous dis-je; c'est un jeu concerté entre eux.

FRONTIN, *à part.*

Le maudit homme!

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils.

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous-là vous imaginer?

FRONTIN.

Cette vieille juive, qui passe pour sorcière, vint l'autre jour au logis, et parla long-temps au chevalier.

LE BARON.

Ah! la maudite femme!

LE MARQUIS.

En vérité, baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe?

LE MARQUIS.

Non; pour ce garçon-là, oh! puisqu'il vient, de son propre mouvement, vous dire ce qu'il sait, je ne doute point qu'il ne parle sincèrement.

FRONTIN.

Si je parle sincèrement!... Je n'ai qu'un défaut, monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le chevalier, et que tout-à-l'heure....

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien, monsieur. Personne ne le connoît chez la comtesse : il passe là-dedans pour un muet de naissance; je crois qu'il vaut mieux le tirer de-là sans éclat. Aussi bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte?

LE MARQUIS, *au baron.*

Oh! pour cela, Frontin a raison. Ce que fait le chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là : on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, monsieur, j'espère que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS, *au baron*

Adieu, Baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de votre fils : j'espère qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN, *à part.*

Oh! à cette heure j'en aurai bon marché.

(Le marquis sort.)

SCÈNE X.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

QUE j'avois tort de te soupçonner!

FRONTIN.

Oh! oh! monsieur.

LE BARON.

Hélas! mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas, monsieur, vous affliger : quoique le chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah! Frontin, j'ai observé que depuis quelques jours, il étoit tout changé, et parloit moins que de coutume.

FRONTIN.

En effet, monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela : il y a là quelque sortilège.

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que commencer, et il y a des médecins qui en savent guérir.

LE BARON.

Oui, mais je voudrois les consulter si secrètement que je ne publiasse pas la folie de mon fils. Ces sortes d'accidents déshonorent une maison.

FRONTIN.

Oh! monsieur, j'ai ouï dire que les folies qui viennent de l'amour, ne déshonorent personne ; toutes les familles seroient déshonorées.

LE BARON.

Je suis si connu de tous les médecins de Naples,

FRONTIN.

Attendez, monsieur.... Il y a depuis deux jours dans ce palais un des plus grands hommes du monde pour la médecine.

LE BARON.

Eh! qui?

FRONTIN.

Diable! c'est un médecin françois.

LE BARON.

Et si c'étoit un habile homme, seroit-il sorti de son pays? les bons médecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste! c'est un député de la faculté de Montpellier, qui va conférer avec l'école de Salerne sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire : suffit qu'il loge dans ce palais, et que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu?

FRONTIN.

Comme il est étranger, et que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, tandis qu'on dîne chez la comtesse, je vais le prier de descendre dans cette salle, où je ferai venir votre fils. Je dirai au médecin que le chevalier n'a ni père, ni mère; il l'examinera, sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entends.

LE BARON.

Mais comment ferai-je? je n'entends pas le François?

FRONTIN.

Il vous parlera comme vous voudrez... latin?

LE BARON.

Je l'entends encore moins.

FRONTIN.

Eh bien! grec, hébreu, chaldéen, syriaque, allemand, espagnol, italien, languedocien. Comme il a fort voyagé, il possède toutes les langues.

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais, à propos, avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner?

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir, et en quantité; il ne feroit rien sans cela. Jugez s'il est âpre à l'argent, il est médecin et gascon.

LE BARON.

J'y vais de ce pas; attends-moi.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FRONTIN, *seul.*

Ah! par ma foi, voilà un homme bien facile à duper. Il a pris l'alarme bien chaudement. Je n'en suis pas trop surpris, il commence à radoter, et il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

J'ai entendu ce que tu viens de dire à mon père: j'ai compris ton dessein; mais où trouveras-tu le médecin dont tu as besoin?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon! de la manière dont je serai travesti, et avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie. Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet, où personne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette alarme à mon père : je devrois savoir auparavant comment ma passion est reçue de Zaïde. Je vais peut-être encourir à la fois l'indignation de deux personnes que je respecte et que j'adore.

FRONTIN.

Quoi! vous n'avez pas encore parlé à Zaïde?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obstacle, et si tu n'étois venu tantôt, j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos; vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas risquer que ceci vienne à la connoissance de la comtesse; elle est glorieuse, délicate et hautaine, et ne voudroit pour rien au monde être soupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attends donc que j'aie pu savoir si Zaïde approuve....

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile; gagnons votre père : puisque Zaïde vous connoît, je la tiens déja rendue.

LE CHEVALIER.

Comment l'oser espérer?

FRONTIN.

Vous moquez-vous? vous ne connoissez pas votre mérite ; vous êtes un trésor, au moins, pour être aimé du sexe; et seroit-il quelque prude qui résistât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois persuadée qu'il pût s'empêcher de parler? Rendons-nous seulement maîtres du bon vieillard; et puis, de votre côté, tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de mon maître : il ne consentiroit jamais qu'on jouât ce tour à son père. Je vais querir le médecin; adieu. J'entends votre père qui revient; tenez-vous là, et jouez bien votre rôle.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON, *à part, sans voir le chevalier.*

En vérité, voilà un accident bien étrange! (*Apercevant le chevalier.*) Ah! ah! voici ce pauvre garçon. Frontin est sans doute allé querir le médecin. Voyons un peu. (*Au chevalier.*) Mon fils? (*A part.*) Il ne me voit point... Il voudroit me parler... Cela n'est que trop vrai. Cet enfant m'aime bien! Voilà qui fait fendre le cœur! (*Au chevalier.*) Chevalier? (*A part.*) Ah! maudit amour! maudits sorciers! Mais je crois que voici ce grand médecin : il ne faut pas qu'il sache qui je suis.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, *en médecin*; LE BARON, LE CHEVALIER.

FRONTIN.

Frontinus, Frontinus, non est hic, in las y plegui ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON, *à Frontin, lui montrant le chevalier.*

Monsieur, monsieur, ne vous en allez point; voilà ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est mutus, aqueste?

LE BARON.

Oui, monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus.

LE BARON.

Dites-vous, monsieur, qu'il n'est pas muet?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbus, fourbissimus.

LE BARON, *à part.*

Il a bien raison.

FRONTIN.

Certenamente non est mutus, ma veritablemente non potest parlare.

LE BARON, *à part.*

Il a d'abord connu son mal.

FRONTIN.

Bota crispo, boui pecaire, à balisco, quante fourberie de Frontino! mihi dixit que iste, lui, non habet ni patrem ni matrem, et vos, tu, vos vestra merce. Vo seignoria est-il son padre?

LE BARON, *à part.*

Oh! le grand homme, il a connu que je suis son père. *(A Frontin.)* Eh bien! oui, monsieur, c'est mon fils. Je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher. Que faut-il faire pour le guérir?

FRONTIN.

Dicam tibi : ho, ho, mouchachou friponello, campis, vos sete inamoratus.

LE BARON, *à part.*

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringuiro, vostra mestressa, vostra inamorata non cognoscit sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sunt nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure.

FRONTIN.

Et la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit; mais qu'ordonnez-vous, monsieur, pour tirer mon fils de cet accident?

FRONTIN, *tendant les deux mains.*

Io la diro tibi, egovi lo dirai.

LE BARON, *à part.*

Il veut être payé; c'est un vrai médecin.... (*A Frontin, en lui donnant de l'argent.*) Tenez, monsieur.

FRONTIN, *prenant l'argent.*

Fases me li prendre prenere, et vitamente fatte li pigliar e presto.

LE BARON.

Et quoi, monsieur?

FRONTIN.

Aquelo drouleto per mouille, quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille?

FRONTIN.

Ouci metis hodiè, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui?

FRONTIN.

E presto si lascate inveterare lo malo.....

LE BARON.

Eh bien! si l'on laisse invétérer le mal?...

FRONTIN.

Causatum per amorem et per magiam....

LE BARON.

Causé par amour et par magie.....

FRONTIN.

Noun sera pas houro: non erit tempus, non sara pu tempo.

LE BARON.

Il ne sera plus temps?

FRONTIN.

Ille lui sara semper mutus.

LE BARON.

Il sera toujours muet?

FRONTIN.

Et in fine vo seignoria paralytica.

LE BARON.

Et moi je deviendrai paralytique?

FRONTIN.

Per contagionem et per sympathiam.

LE BARON.

Ah, dieux!

FRONTIN.

Ni sabl pas d'autre remedi : alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remède.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

No, ne, ne Signora, no, allez, courez prestare, preparare, accomodare per un remedio che non ti fara malo : servitor à vo seignoria.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LE BARON, *seul.*

ALLONS, puisque les parents de cette fille sont nobles et riches, qu'elle sera un jour reconnue, et qu'il n'y a point d'autre remède, j'aime mieux, pour ne rien risquer, consentir à tout, que de voir plus long-temps en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCÈNE XVII.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce médecin n'est pas encore venu?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déja?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le chevalier?

LE BARON.

Il l'a vu.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, êtes-vous content de lui?

LE BARON.

Oh! le grand homme!

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas su que vous soyiez son père?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a dabord deviné.

FRONTIN.

Le sorcier!

LE BARON.

Viens, Frontin ; allons songer à ce qu'il faut faire : il n'y a pas de temps à perdre.

FRONTIN, *à part.*

Vivat!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZAÏDE, *seule.*

Ne balançons plus, fuyons-le pour jamais ; retournons chez la sœur du capitaine.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, ZAÏDE.

LE CHEVALIER.

De grâce, écoutez-moi, Zaïde ! suspendez, pour un moment, une si cruelle résolution.

ZAÏDE.

Je ne saurois assez tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, et je n'avois que ce moyen pour vous voir et pour vous le dire.

ZAÏDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre père, des personnes de qui je dépends ? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent ?

LE CHEVALIER.

Partout ailleurs qu'ils soient, que dans votre cœur, mon amour sera plus fort que tous les obstacles : c'est un si grand bonheur pour moi d'avoir pu vous dire que je vous aime, que je ne désespère plus désormais de ma fortune.

ZAÏDE.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse : j'ai commencé à l'être dès l'enfance ; je le serai toujours.

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle.

ZAÏDE.

Hélas! je ne vous ai déja que trop fait connoître.... Ne m'obligez pas à vous en dire davantage. Malheureuse ! c'est bien à moi.... Sortez, ou laissez-moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde.

SCÈNE III.

MARINE, LE CHEVALIER, ZAÏDE.

MARINE, *criant à haute voix, et appelant la comtesse.*

MADAME, venez voir : notre muet parle. Voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAÏDE, *à part.*

Ah, ciel! je suis perdue!

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Ma pauvre marine!

MARINE, *appelant.*

Eh! venez voir, madame, venez voir.

ZAÏDE, *à part.*

Que pensera-t-elle?

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Au nom de Dieu, Marine!

MARINE, *appelant.*

Madame? eh! eh! madame?

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine, te voilà maîtresse de ma vie, puisque tu l'es de mon secret. Je suis frère de Timante, j'adore Zaïde, et il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir. Si tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah! le fourbe!

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violents effets du ressentiment de mon père : si tu ne me découvres pas, je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre et d'envelopper Zaïde dans ma disgrâce? Zaïde qui t'est chère, Zaïde qui est innocente, et de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu

que j'embrasse tes genoux? me veux-tu voir expirer à tes pieds? me veux-tu voir les noyer de larmes?

MARINE.

Levez-vous; vous me faites pitié : je suis naturellement tendre, je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine!

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée, vous ne pouvez long-temps tromper la comtesse; elle ne se doute déja que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois, et qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose. Sotte que j'étois! Mais il faut vite finir ceci. Çà, voyons, que pouvons-nous faire? Je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine, que je te suis redevable! permets que, dans les premiers transports de ma reconnoissance, j'embrasse encore tes genoux.

MARINE.

Que faites-vous? malheureux! levez-vous, voici madame.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

LA COMTESSE, *à part.*

Que vois-je! Zaïde en larmes, Marine effrayée, le muet à ses pieds! Je n'en dois plus douter. (*A Marine.*) Rentrez, Marine; faites signe à ce garçon de vous suivre. (*A Zaïde.*) Zaïde, demeurez avec moi. (*Marine et le chevalier rentrent.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ZAÏDE.

LA COMTESSE.

Je vous aime, Zaïde; et l'on ne peut guères donner plus de marques de tendresse que je vous en ai donné.

ZAÏDE.

Je sens comme je dois, madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Attendez à me remercier que je vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde, pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le muet que Timante m'a envoyé est entré chez nous. Vous rougissez, Zaïde?

ZAÏDE.

Moi, madame?

LA COMTESSE.

Oui; et cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches; vous n'avez pu me cacher votre trouble : je vous avoue même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'attirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous dût, depuis long-temps, me l'avoir acquise.

ZAÏDE.

Madame....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAÏDE.

Qui, moi? je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aie besoin de vous faire quelque violence? veux-je entrer dans vos affaires que pour y prendre la part que je dois?

ZAÏDE.

Moi, madame, des affaires? une pauvre innocente!.... Oh! ciel!

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité que de ma tendresse. Je n'ai pas voulu, par discrétion, vous parler devant le capitaine. Vous savez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres. Tout ce que j'ai vu de notre muet me donne de violents soupçons que c'est ce même jeune homme. Avouez-le :

pouvez-vous vous cacher de moi et connoître à quel point je vous aime? Vous ne dites rien, Zaïde?

ZAÏDE.

Que voulez-vous que je vous dise? je vous vois des soupçons; je n'y ai point la part que vous croyez.... Je suis dans un trouble.....

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois qui augmente ma curiosité, parce que vous m'êtes chère. Ne me déguisez plus rien; déclarez-moi un mystère que vous ne pouvez plus me cacher. Parlez; je serai peut-être en état de vous servir avant que le capitaine parte.... Quoi! toutes mes prières ne servent qu'à augmenter votre silence?

ZAÏDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, madame? Pourquoi vous attachez-vous à me presser? Aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose? Que je suis malheureuse!

LA COMTESSE.

Oh bien! puisque vous ne voulez rien m'avouer, je ne m'en prendrai plus qu'au muet, et je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attends, pour cela, que l'arrivée de Timante. Mais le voici plus tôt que je ne l'attendois.

(Zaïde s'en va.)

SCÈNE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

Mon retour vous surprend, madame?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait guères plus de douze milles quand le vice-roi a reçu un courrier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir, elle m'est agréable; mais surtout, dans la situation où je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir, madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le muet que vous m'avez envoyé....

TIMANTE, *l'interrompant.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout à l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, madame, qu'il est tout des plus laids; mais on n'en trouve pas facilement, et, dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me résolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante : il n'est que trop bien fait et trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, madame, de mon mauvais choix; mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison. Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que, dans le temps que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayez conservé assez de sang-froid pour me jouer un pareil tour, et m'envoyer un muet comme celui-ci? A quel dessein l'avez-vous fait, Timante? ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde?

SCÈNE VII.

FRONTIN, LA COMTESSE, TIMANTE.

FRONTIN, *à part.*

Que vois-je, mon maître de retour? (*A la comtesse.*) Madame, je suis votre serviteur. (*Bas, à Timante.*) Ne pourrois-je pas vous dire un mot en particulier?

TIMANTE, *à Frontin.*

Patience. (*A la comtesse.*) Qu'est-ce que tout ceci, madame? et qu'a de commun Zaïde, jeune et belle

comme elle est, avec un misérable accablé des plus cruelles disgrâces de la nature?

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, hum....

LA COMTESSE, *à Timante.*

Finissons ce jeu, je vous prie; ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parce que ce jeune homme, que vous m'avez envoyé, a les manières nobles et galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette manière.

TIMANTE.

Les manières nobles et galantes! (*A Frontin.*) Frontin, il ne me parut point tel hier, lorsque tu me le fis voir?

FRONTIN.

Oh! pardonnez-moi, monsieur, vous ne l'avez pas bien remarqué. (*Bas.*) Je me tue de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse-moi en repos. (*A la comtesse.*) Madame, je commence à être inquiet à mon tour. (*A Frontin.*) Frontin, fais venir ce muet tout à l'heure, que j'éclaircisse tout ceci. Vite donc! qu'attends-tu? va le querir. Mais, non, demeure. (*A la comtesse.*) Le voici, madame, qui a déja changé d'habit pour s'en aller.

SCÈNE VIII.

SIMON, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Ah! voici bien d'autres affaires!

TIMANTE.

On lui a fait entendre, sans doute, madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui?

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, madame.

LA COMTESSE.

Devant moi? Je ne le vois point.

FRONTIN, *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE, *prenant Simon par le bras.*

Eh! le voilà, madame.

LA COMTESSE.

Qui, ce vieil animal?

SIMON, *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah, ciel! encore un muet!

TIMANTE.

Que veut dire ceci?

FRONTIN, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE, *appelant Frontin auprès de lui.*

Viens ça, toi... (*A la comtesse.*) Voilà, madame, le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi, Timante!... (*Appelant.*) Holà! Marine, eh! Marine.

SCÈNE IX.

MARINE, TIMANTE, LA COMTESSE, SIMON, FRONTIN.

MARINE, *à la comtesse.*

Que vous plaît-il, madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet... Non, demeurez, je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, qu'as-tu à dire?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir..

TIMANTE.

Eh bien! maraud! quand je fus parti.

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir il étoit presque nuit, et....

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Oui, monsieur; mais...

TIMANTE, *à la comtesse.*

Vous voyez bien, madame?

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vu cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE, *à Frontin.*

Parleras-tu, pendard?

FRONTIN.

Mais, monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes..... Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc.

FRONTIN, *à Simon.*

Motus, toi, ou.... (*A Timante.*) Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir; mais, comme depuis huit jours, j'avois demandé partout des muets par votre ordre, un moment après que vous fûtes parti, on m'en amena un autre : je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, et je le menai chez madame, en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses.

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, madame, de cette bête-là?

TIMANTE.

Il me semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit....

FRONTIN, *l'interrompant.*

J'ai voulu vous le dire, monsieur; mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler?

SIMON, *en colère.*

Ah! of! of! ah!

FRONTIN.

Ah! of! of! ah!.. Tu as beau faire, nous n'avons plus besoin de toi. *(A Timante.)* Il en est en colère comme vous voyez. Il faut lui donner quelque chose pour sa peine : c'est ce qu'il veut dire. Il est bon garçon.

TIMANTE, *tirant sa bourse, et donnant de l'argent à Frontin.*

Volontiers. Donne-lui ces dix pistoles, et qu'il s'en aille.

FRONTIN, *ne donnant que cinq pistoles à Simon.*

Tiens, retire-toi.

SIMON, *à Timante.*

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh! oh! qu'est-ce ceci? voici vraiment un plaisant miracle!

MARINE.

C'est la force de l'or.

LA COMTESSE, *à Timante.*

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner?

TIMANTE, *à Frontin.*

Frontin, quelle pièce avois-tu dessein de me jouer? voila ta fourberie découverte : quel étoit ton dessein? Parle, coquin, réponds.... tu ne dis mot?

FRONTIN.

Vous me voyez, monsieur, dans un si grand étonnement que je ne puis parler : la parole de cet homme-là a étouffé la mienne.... (*A Simon.*) Sauve-toi.

TIMANTE, *à Simon.*

Non, tu ne t'en iras pas.... (*A Marine.*) Marine, empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux savoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement! Je tremble, monsieur; et il faut regarder cela comme un grand prodige!

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur notre simplicité pour te flatter que nous croyions que cet homme a été muet?

FRONTIN.

Voyez! je l'ai cru, moi.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Il faut confondre ce coquin.... (*A Simon.*) Parle tout à l'heure.

FRONTIN, *bas, à Simon.*

Garde-t'en bien!

MARINE, *bas, à Simon.*

Frontin te roueroit de coups!

TIMANTE, *à Simon.*

Parleras-tu?

FRONTIN.

Vous voyez bien, monsieur? cela est inutile.

TIMANTE.

Impudent! je t'apprendrai à te jouer de nous.

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante; il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puisque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh! monsieur, c'est, vous dis-je, quelque grand prodige, assurément. N'a-t-on pas vu mille fois des choses surprenantes annoncer des évènements extraordinaires? Qui sait si ce n'est pas quelque avis du ciel pour nos affaires? la mort de votre père, la guerre de....

TIMANTE, *l'interrompant.*

L'impudent!

FRONTIN.

Oh! monsieur, si c'étoit la première fois qu'un muet eût parlé, je ne saurois que dire; mais n'avez-vous pas lu l'histoire de ce roi qui avoit un fils..., ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé? Ce n'étoit donc pas une fille?.. c'étoit donc un fils?

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire, ce coquin?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout. (*A la comtese.*) Écoutez, madame; vous allez entendre un beau trait d'histoire, et qui est fort à propos. Ce roi avoit donc un fils qui étoit muet. Eh! mon Dieu, comment s'appeloit ce roi?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraud, et qu'avons-nous affaire de l'histoire de Crésus?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire, il conte joliment. (*A Frontin.*) Eh bien?

FRONTIN.

Oui, Crésus, justement. Vive madame! elle aime l'histoire; c'est aussi une belle chose que l'histoire. Crésus donc étant dans sa ville de Sarde, qui venoit d'être prise d'assaut.... Voulez-vous que je vous fasse une briève description du siége?

LA COMTESSE.

Oh! pour cela, non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer sans le connoître, quand son fils, qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche : la crainte qu'il eut pour son père lui fit faire un si grand effort que, tout à coup (admirez l'effet du sang!) les cataractes du gosier s'ouvrirent, les membranes du son se rompirent, les palissades de la parole se brisèrent; cette épiderme

qui enveloppe la prononciation se fendit, l'obstruction de la voix s'amollit, les omoplates des syllabes s'écartèrent, et laissèrent aux mots un passage libre; les esquinancies, auparavant enflées, s'aplattirent; la luette s'échauffa; les lignes de la taciturnité furent forcées; la nature conduisit de sa propre main l'articulation jusque dans les retranchements du silence; sa langue se délia, et il s'écria : sauvez le roi! (*Bas, à Simon.*) Eh! sauve-toi. (*A la comtesse.*) Sauve-toi donc, disoit-il à son père!

(*Simon se sauve, sans être vu de Timante ni de la comtesse.*)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, MARINE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

VOILA, en vérité, un beau récit!

TIMANTE.

Eh! madame, vous avez trop de complaisance pour ce coquin; et moi, sans tant de miracle, je ferai parler son muet à coups de bâton. (*Cherchant Simon.*) Mais qu'est-il devenu?

MARINE.

Il s'est sauvé sans que je l'en aie pu empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, je courrai après lui? Je le rattrapperai, assurément.

TIMANTE.

Non. Il me tombera quelque jour en main; j'aime mieux voir tout à l'heure l'autre muet. (*A Marine.*) Holà! Marine, va le querir, puisque madame veut qu'il sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Encore?

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*A Timante.*) Monsieur, cet autre muet est un garçon de famille, qui est venu ici de nuit et sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*A la comtesse.*) Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte; si ses parents....

TIMANTE, *l'interrompant.*

Je le mènerai dans mon carrosse; personne ne le verra.

LA COMTESSE, *a Marine.*

Allez vite, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*A Timante.*) Ce muet, au moins, ne sauroit aller en carrosse sans s'évanouir : il craint terriblement cette voiture.

MARINE, *à Timante.*

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt?

TIMANTE.

Non, non; ce que madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir : va le querir.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez le faire venir.

FRONTIN, *bas, à Marine.*

Garde-t'en bien.

MARINE, *bas.*

Ne crains pas cela. (*A Timante et à la comtesse.*) Je vais vous l'amener. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Avez-vous su, Timante, ce qui s'est passé chez vous en votre absence?

TIMANTE.

Non, madame, je n'ai vu encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frère le chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE, *à Frontin.*

Mon frère, Frontin?

FRONTIN

Oui, monsieur; je sais ce que c'est.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre père en est extrêmement alarmé.

TIMANTE, *à Frontin.*

Tu sais ce qu'il est devenu?

FRONTIN.

Oui, monsieur; le chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout, en temps et lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN, *bas.*

Cela se pourroit, monsieur; pour votre service, pourtant.

SCÈNE XII.

MARINE, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

MARINE, *à la comtesse.*

Je ne vous amène point le muet, madame; le capitaine s'en divertit, et j'ai cru qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter sans incivilité.

FRONTIN, *à part.*

Voilà la reine des filles pour entendre parfaitement bien son monde.

MARINE, *montrant Timante.*

Au reste, de nos fenêtres j'ai vu entrer ici le père de monsieur, avec ce marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Il ne faut pas qu'ils me voient.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement; nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE, *à Frontin.*

Suis-moi; j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi, j'ai à parler à monsieur votre père et au marquis. Entrez vite. Je les entends : je vous informerai de tout.

(*La comtesse et Marine rentrent avec Timante.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *seul.*

La peste! me voilà sorti d'un terrible embarras. Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la comtesse : cependant, le voilà chez elle; je ne puis plus éviter qu'il ne la sache. S'il est sage, il m'en saura bon gré.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au baron.*

QUELLE foiblesse de croire si légèrement!

LE BARON.

Ah! marquis, si vous étiez son père, vous feriez comme moi.

FRONTIN, *au marquis.*

L'amour et les sorciers, monsieur, sont de terribles gens.

LE MARQUIS, *au baron.*

Mais, avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien.

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi! vous l'allez marier sans consulter vos amis?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme, assurément.

LE BARON.

Il n'y a pas de temps à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, as-tu revu le chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Eh bien! sa mélancolie?

FRONTIN.

Elle continue toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon!

FRONTIN.

Depuis tantôt, monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté?

FRONTIN.

Oui, monsieur, présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable.

LE MARQUIS.

Quelles chimères!

LE BARON.

Ah! marquis, je l'ai vu moi-même; il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh! monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie?

FRONTIN.

Oui, monsieur, et très fort.

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi! monsieur, en cet état vous voulez le marier?

LE BARON.

C'est ce grand médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan!

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, et qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau!

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN

Ah! monsieur, je le connois mieux que vous.

LE BARON.

Il assure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oui, monsieur; mais voilà pour vous une terrible ordonnance!

LE BARON, *à part.*

Le pauvre garçon me plaint! (*A Frontin.*) Je ne te croyois pas d'un si bon naturel?

FRONTIN.

Ah! monsieur.

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le chevalier.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin. (*Au baron.*) Croyez-moi, baron, venez vous reposer un moment chez moi. Je ne songe plus à combattre vos sentiments; mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par en parler au capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez de lui parler? Je crois qu'il est chez la comtesse.

LE MARQUIS, *au baron.*

Eh bien! allons attendre chez nous qu'il en sorte; c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse d'un père pour son fils. (*A Frontin.*) Frontin, trouve-toi ici dans un moment; nous pourrons avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

(*Le baron et le marquis sortent.*)

SCÈNE XV.

FRONTIN, *seul.*

VOILA ma dupe tout du long dans mes panneaux. Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon. L'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarrasser : il vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles ; ensuite j'irai parler au capitaine. Pour ce qui est d'éclaircir mon maître et la comtesse, j'ai du temps de reste : quand ils sont ensemble, ils ne se séparent pas si tôt. Ils s'aiment ; j'ai agi pour leurs intérêts : ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FRONTIN, *seul.*

Je n'ai pu trouver ce pendard de Simon; ce maraud se fait bien chercher.

SCÈNE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Ah! malheureux! falloit-il avoir recours à cet expédient? Si j'avois été ici, je t'en aurois bien empêché.

FRONTIN.

Oh! monsieur, il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être déshérité.

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon père!

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violents il faut des remèdes de même.

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon père exerce contre moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, et je ne voudrois point, pour toutes cho-

ses au monde, qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie; s'il vient à savoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi.

FRONTIN.

Allez, monsieur, il n'a garde de m'en soupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon! je suis à présent de son conseil secret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge, la vérité se fait sentir, malgré qu'on en ait, et les fourberies les mieux concertées se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvu à tout.

TIMANTE.

Cependant je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la comtesse?

FRONTIN.

Vos affaires! puis-je mieux les avancer? et la comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme déshérité?

TIMANTE.

Mais, enfin, comment obliger mon père à consentir à mon bonheur?

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du chevalier, nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point, au moins, me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement? Un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un notaire. Y dit-on jamais, de part et d'autre, la vérité, et n'y fait-on pas au plus fin? Mais nous n'en sommes pas encore là. Rentrez chez la comtesse : je vais attendre ici que le capitaine en sorte pour l'avertir de tout. Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent. (*Timante s'en va.*)

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au baron.*

VOILA Frontin tout à propos.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin mon ami, va savoir chez la comtesse si je pourrois dire un mot en particulier au capitaine.

FRONTIN.

Je vais, monsieur, le prier, de votre part, de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin. Le voici heuseusement qui sort.

FRONTIN, *à part.*

Tant pis; je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

Très humble, messieurs. Parbleu! je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas!

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du chevalier? Je vous trouve triste : vous devriez aller voir ce muet; il vous feroit passer votre mélancolie.

LE BARON, *au marquis.*

Qu'entends-je, marquis!

LE CAPITAINE, *voulant s'en aller.*

Serviteur, messieurs; je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Ne pourrois-je pas, monsieur....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Que voulez-vous? je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur, je suis venu ici tout exprès. Je sais que je devrois être allé chez vous.

LE CAPITAINE.

Eh, morbleu! point de cérémonie. Vous savez que je ne suis pas façonnier?

LE BARON.

Eh bien! monsieur. (*Au marquis.*) Marquis!

LE CAPITAINE.

Oh! ventrebleu! dépêchez-vous donc, ou je vous plante-là.

LE BARON.

Je vous prie, monsieur, de consentir que mon fils le chevalier épouse cette Zaïde, qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le chevalier?

LE BARON.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne savez pas où il est.

LE MARQUIS.

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde! Ne vous moquez-vous point?

FRONTIN.

Oh! non, monsieur; c'est tout de bon!

LE BARON.

Oui, monsieur; je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une manière bien lugubre!

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE, *au baron.*

Oui da, monsieur, je vous accorde ma fille, et tout mon bien avec elle. (*Appelant.*) Eh! Marine, amène-moi Zaïde.

SCÈNE V.

ZAÏDE, MARINE, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

MARINE, *au capitaine.*

L'a voici, monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAÏDE, *au capitaine.*

Je vous prie, monsieur, de me ramener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voilà monsieur le baron qui veut vous donner pour époux son fils le chevalier.

ZAÏDE.

Le chevalier?

FRONTIN.

Oui, mademoiselle.

ZAÏDE, *au capitaine.*

Et le connoissez-vous?

LE CAPITAINE.

Non, je ne l'ai jamais vu; mais, puisque monsieur est son père, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, monsieur.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

AH! voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire; il faut qu'il soit de la noce.

FRONTIN.

Il en sera, monsieur.... Hum!....

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui.

(Le chevalier se jette aux pieds de son père.)

LE CAPITAINE.

Mais qu'a-t-il fait au baron? Il se met à genoux, il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde.

LE BARON, *au chevalier.*

Levez-vous.

FRONTIN, *au baron.*

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE BARON, *au chevalier.*

Mon fils !

LE CAPITAINE, *à part.*

Son fils ?

LE BARON, *au chevalier.*

Levez-vous ; on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE, *à part.*

Zaïde !

FRONTIN, *à Marine.*

Voilà qui me va faire pleurer.

MARINE.

En effet, cela est touchant.

LE CAPITAINE, *au baron.*

Monsieur le baron ?

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle comédie jouons-nous ici ?

LE BARON, *montrant son fils.*

Monsieur, vous voyez le chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils, celui pour qui vous demandez Zaïde ?

LE BARON.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu ! vous me la donnez belle.

FRONTIN.

Mais...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mais qui tienne. Je ne donne point ma fille à un muet.

FRONTIN.

Eh! monsieur, les médecins ont assuré qu'il parlera, criera, pestera, donnera peut-être sa femme au diable, dès qu'il sera marié.

MARINE, *au capitaine.*

Sérieusement, monsieur; les médecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh bien! va-t'en dire, de ma part, à tes médecins, qu'ils lui donnent leurs filles pour le guérir.

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis, il n'y consentira jamais.

FRONTIN, *parlant à l'oreille du capitaine.*

Vous m'entendez bien?

LE CAPITAINE.

Va te promener! je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE, *bas.*

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son père....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Tais-toi. Je crois qu'il seroit encore plus facile de le faire parler que de te rendre muette.... (*Au Baron.*) Tête-bleu! monsieur, pour qui me prenez-vous? Savez-vous que quand le chevalier seroit le

fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire? Qu'il parle, et j'y consentirai.

FRONTIN, *au chevalier qui veut parler.*

St, st!

LE MARQUIS, *au capitaine, en lui montrant le baron.*

Vraiment, s'il parloit, monsieur peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point, s'il ne parle.

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres!

MARINE, *bas.*

Fiez-vous à ce qu'il vous dit. Je vous en réponds aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu! deux bonnes cautions... (*A Zaïde.*) Zaïde, point de muets, je vous prie.

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Je vais dire à la comtesse de se donner bien de garde d'y consentir en mon absence. Attendez-moi, je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

(*Il rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

LE BARON, *à Frontin.*

C'EN est fait, Frontin!

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de marins sont durs d'oreille; mais il ne faut pas encore désespérer. *(Il rentre chez la comtesse.)*

SCÈNE VIII.

UN LAQUAIS, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

LE LAQUAIS, *au baron.*

MONSIEUR, il y a un homme là-bas, dans la cour, qui demande à vous parler, en particulier, et tout à l'heure, pour une chose de la dernière conséquence.

LE BARON, *au marquis.*

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis : nous reviendrons ici dans un moment.

(Il s'en va avec le marquis et le laquais.)

SCÈNE IX.

ZAÏDE, LE CHEVALIER, MARINE.

MARINE, *au chevalier.*

Hatez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au capitaine : personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire! je sors du plus violent état où jamais un amant puisse être... Je perdois Zaïde, si je parlois; si je ne parlois pas, je la perdois aussi.. Mais allons.

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, LA COMTESSE, MARINE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à la comtesse.*

En effet, il parle; si je l'avois su plus tôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE, *à Frontin.*

Tu peux bien rendre grâces à ton maître; sans lui, tu te serois mal trouvé de m'avoir joué cette pièce.

LE CHEVALIER.

Madame.... Monsieur..... l'amour..... Vous connoissez Zaïde; pourrez-vous ne point pardonner tout ce que j'ai entrepris?

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, et je considère Timante. Vous aimez Zaïde; nous savons qu'elle ne vous hait point : nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance!

FRONTIN, *l'interrompant.*

Laissons-là votre reconnoissance. Nous n'avons pas de temps à perdre; le baron va revenir : songeons à rajuster toutes choses. Secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah! parbleu! je vais lui dire que j'y consens; ne te mets point en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez.... (*Au chevalier.*) Continuez, vous, à faire le muet; et laissez-moi conduire le reste.... Le voici.

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN, *au baron, en lui montrant le capitaine.*

Monsieur, j'ai tant fait qu'enfin j'ai obligé monsieur à consentir....

LE BARON, *sans l'écouter.*

Ah! traître! me jouer de la sorte?

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, scélérat!

MARINE, *bas, à Frontin.*

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON, *au chevalier.*

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte?

(Le chevalier se jette à ses genoux.)

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Nous ne donnons plus, monsieur, dans ces panneaux; monsieur votre père vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, monsieur?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme! Je suis si en colère que je ne puis parler.

MARINE, *bas, à Frontin.*

Il sait tout.

FRONTIN, *bas.*

J'en tremble!

MARINE, *bas.*

Je te le disois bien.

LE BARON, *à Frontin.*

Tu paieras cher l'alarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, monsieur, qu'on vous aura fait entendre....

LE BARON, *l'interrompant.*

Qu'on fasse venir Simon.

FRONTIN, *à part.*

Ah! je suis perdu.

LE CAPITAINE, *à part.*

Le voilà muet à son tour.

FRONTIN, *à part.*

J'ai de quoi me venger de ce voleur.

SCÈNE XII.

SIMON, LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE.

LE BARON, *à Simon, en le prenant par le bras.*

AVANCE, avance; montre-toi. (*Au marquis.*) Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le muet, parce que Timante en avoit promis un à (*montrant la comtesse*) madame. Voilà l'homme, enfin, en la place duquel ce traître a fait entrer le chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse il nous a tous joués!

MARINE, *bas, à Frontin.*

Tu as besoin d'un coup de maître.

FRONTIN, *au baron.*

Monsieur, je vais vous faire venir mon maître, qui vous assurera....

LE BARON, *l'interrompant.*

Tu ne sortiras point, infâme! demeure là, et confesse que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

Vous ne connoissez pas, monsieur, le scélérat à qui vous ajoutez foi; c'est un coquin, un fripon qui a changé mille fois de nom, et qui porte une fausse barbe.

SIMON.

Eh bien! oui; que veux-tu dire? C'étoit moi qui devois être le muet de (*montrant la comtesse*) madame.

LE CAPITAINE, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce visage ne m'est pas inconnu.

LE CAPITAINE, *à Simon.*

Ah! voleur, je te trouve.

FRONTIN, *au baron.*

Je vous l'ai bien dit, monsieur, que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaire.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Zaïde, c'est Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien!

ZAÏDE, *au capitaine.*

Quoi! ce Griffon dont je vous ai entendu si souvent parler, qui nous vola dès que nous eûmes pris terre?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frère de votre nourrice espagnole, qui mourut le jour de votre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice espagnole!

FRONTIN, *au baron.*

C'est un pendard, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS, *au capitaine.*

Seroit-il possible?

FRONTIN, *bas, au capitaine.*

Monsieur, tirez-moi d'ici, je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

LE CAPITAINE.

Je l'entends bien ainsi.

FRONTIN, *lui donnant une chaîne d'or.*

Voilà déja une chaîne d'or qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS, *prenant la chaîne d'or.*

Donne-la-moi; voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi?

FRONTIN.

Assurément.

LE MARQUIS, *à part, examinant la chaîne d'or.*

Que vois-je? je n'en puis plus douter.

LE BARON.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS, *à Simon.*

Hélas! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage, lorsque ma fille périt? Je te reconnois : tu étois avec elle lorsque je l'envoyai à à sa mère, qui étoit à Palerme; et j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon : votre fille ne périt point; nous la sauvâmes : nous fûmes pris par des corsaires, et (*montrant le capitaine*) le lendemain monsieur nous reprit sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS, *au baron.*

Ah! baron!

LE CAPITAINE.

Voilà assurément la même fille qui tomba alors entre mes mains, il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAÏDE, *à part.*

Ah, ciel!

LE BARON, *à part.*

Qu'entends-je!

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Ah! Zaïde, vous êtes ma fille. Ce que monsieur me dit, le temps de votre prise, la nourrice espagnole, Simon que voilà, cette chaîne que je recon-

nois, tout me le confirme, et, plus que tout encore, les secrets mouvements de la nature qui s'élèvent au fond de mon cœur. Zaïde, vous êtes ma fille!

ZAÏDE, *à part.*

Quel bonheur pour moi!

FRONTIN, *à part.*

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Juste ciel!

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis, le ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant souhaitée.

LE MARQUIS.

Oui, baron. (*Au capitaine.*) Monsieur, vous me rendez toute la joie de ma vie.

LE CAPITAINE.

Je vous la cède; mais je veux qu'elle soit mon héritière.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Que je m'estime heureuse, monsieur, de l'avoir toujours aimée tendrement!

SCÈNE XIII.

TIMANTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE, *au baron.*

Que viens-je d'apprendre, mon père? quel bonheur! n'y en aura-t-il pas aussi pour moi?

LE MARQUIS, *au baron.*

Allons, mon cher ami; en faveur d'un si beau jour, rendez tous vos enfants heureux.

LE BARON, *à la comtesse.*

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS, *au baron.*

Grâce surtout à Frontin.

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur! (*A la comtesse.*) Mais, madame, si vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubleu! j'ai trop frisé la corde!

SIMON, *au capitaine.*

Serai-je seul malheureux?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

FIN DU MUET.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE,

PAR BRUÉYS,

Représentée, pour la première fois, le 4 juin 1706.

PERSONNAGES.

Monsieur Patelin, avocat.

Madame Patelin, sa femme.

Henriette, leur fille.

Monsieur Guillaume, drapier.

Valère, fils de Guillaume, et amant d'Henriette.

Colette, servante de Patelin, et fiancée à Agnelet.

Agnelet, berger de Guillaume, et amant de Colette.

Bartholin, juge du village.

Un Paysan.

Deux records.

La scène est dans un village, près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. PATELIN, *seul.*

Cela est résolu; il faut, aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un avocat? Ne diroit-on pas plutôt que je serois un magister de ce bourg? Depuis quinze jours, j'ai quitté le village où je demeurois pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires. Elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin mon compère le juge du lieu. Pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier. Pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah! pauvre Patelin, pauvre Patelin! comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé? Il

te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie. Oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap dans la boutique de monsieur Guillaume, notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille.... (*Apercevant sa femme.*) Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie : écoutons-les sans nous montrer. (*Il se cache dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE II.

MADAME PATELIN, COLETTE, M. PATELIN, *caché.*

MADAME PATELIN, *à Colette.*

OH! çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

M. PATELIN, *à part.*

L'y voilà.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Je veux que tu me dises où ma fille peut avoir de quoi aller si proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh! c'est, madame que monsieur votre époux lui donne....

MADAME PATELIN, *l'interrompant.*

Mon époux! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

M. PATELIN, *à part.*

Il est vrai.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Je te chasserai, et tu ne te marieras point avec Agnelet, ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste, madame! il faut vous la dire. Valère, le fils unique de monsieur Guillaume, ce riche marchand drapier qui demeure là, est amoureux de mademoiselle Henriette, et il lui fait des présents de temps en temps.

M. PATELIN, *à part.*

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller?

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Mais où prend Valère de quoi faire ces présents? son père est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh! madame, quand les pères ne donnent rien aux enfants, les enfants les volent : cela est dans l'ordre; et Valère fait comme les autres : c'est la règle.

MADAME PATELIN.

Mais que ne fait-il demander ma fille en mariage?

COLETTE.

Il l'auroit fait aussi; mais il craint que son père n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre monsieur va toujours mal vêtu : cela fait mal juger de ses affaires.

M. PATELIN, *à part.*

C'est à quoi je vais donner ordre.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

J'entends quelqu'un : retire-toi.

(*Colette rentre.*)

SCÈNE III.

M. PATELIN, *sortant de sa cachette*, MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN.

AH! te voilà?

M. PATELIN.

Oui...

MADAME PATELIN.

Comme te voilà vêtu!

M. PATELIN.

C'est que.... je.... je ne suis pas glorieux.

MADAME PATELIN.

C'est que tu es un gueux ; et je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

M. PATELIN.

Vous avez raison ; le monde juge des gens par les habits. J'avoue que ceux que je porte font tort à Henriette, et j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

MADAME PATELIN.

Toi, proprement! et avec quoi?

M. PATELIN, *voulant s'en aller.*

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

MADAME PATELIN, *l'arrêtant.*

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

M. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

MADAME PATELIN.

Sans avoir un sou, acheter un habit?

M. PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendre? gris de fer, ou gris de more?

MADAME PATELIN.

Eh! prends le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner. Je vais parler à Henriette : je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent guères.

M. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de notre voisin.

(*Madame Patelin rentre.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN, *seul.*

Elle n'est pas encore fermée. Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à monsieur Guillaume, pour venir à bout de mon dessein. (*L'apercevant.*) Le voilà avec son fils : allons nous mettre *in habitu*, et revenons promptement.

(*Il rentre.*)

SCÈNE V.

M. GUILLAUME, *portant une pièce de drap brun,* VALÈRE.

M. GUILLAUME, *à part, étalant sa pièce de drap en dehors de sa boutique.*

On commence à ne voir guères clair dans la boutique : exposons ceci un peu plus à la vue des passants. (*A Valère.*) Oh! çà, Valère, je t'avois dit de me chercher un berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALÈRE.

Est-ce, mon père, que vous n'êtes pas content d'Agnelet?

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALÈRE.

Moi?

M. GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présents; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert. Tout cela fait que je te soupçonne....

VALÈRE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts? (*A M. Guillaume.*) Je vous assure, mon père, qu'Agnelet nous sert très fidèlement.

M. GUILLAUME.

Oui, toi; mais non pas moi; car depuis un mois qu'il a quitté le fermier avec qui il demeuroit pour entrer à mon service, il me manque six vingts moutons, et il n'est pas possible qu'en si peu de temps il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALÈRE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

M. GUILLAUME.

Oui, avec des médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaud; mais c'est un niais, et le plus rusé coquin... Enfin, je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, et je l'ai fait ajourner devant monsieur le juge. Cependant, avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Ah! mon père, j'ai trop de respect pour vos moutons!

M. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice.... Mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte. Approche cette chaise. (*Valère lui donne un livre et une chaise.*) C'est assez; laisse-moi. Si un sergent, que j'ai envoyé querir, me demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALÈRE, *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon père, pour s'accommoder avec lui.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *à part.*

Bon! le voilà seul : approchons.

M. GUILLAUME, *à part, feuilletant son livre.*

Compte du troupeau, etc... Six cents bêtes, etc.

M. PATELIN, *à part, lorgnant le drap.*

Voilà une pièce de drap qui seroit bien mon affaire. (*A M. Guillaume.*) Serviteur, monsieur.

M. GUILLAUME, *sans le regarder.*

Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir? qu'il attende.

M. PATELIN.

Non, monsieur, je suis....

M. GUILLAUME, *l'interrompant, en le regardant.*

Une robe? Le procureur donc? Serviteur.

M. PATELIN.

Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur

M. PATELIN.

Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu? Je suis Patelin, l'avocat.

M. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, monsieur.

M. PATELIN, *à part.*

Il faut se faire connoître. (*A M. Guillaume.*) J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ce ne sont pas mes affaires; je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, monsieur; c'est, au contraire, feu mon père qui devoit au vôtre trois cents écus; et, comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

M. GUILLAUME.

Me payer? Attendez, monsieur, s'il vous plaît; je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près: nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse; je suis votre très humble et très obéissant serviteur. (*Lui offrant sa chaise.*) Asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

M. PATELIN.

Monsieur!

M. GUILLAUME.

Monsieur!

M. PATELIN, *s'asseyant.*

Si tous ceux qui me doivent étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup

plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui

M. GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. GUILLAUME.

Tout à l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance pardevant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Cela est juste. Eh bien! demain matin, à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume? je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout; je ne suis que trop de loisir! on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négociants de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. (*Examinant la pièce de drap.*) Voilà un assez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau.

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence!

M. GUILLAUME.

Oh! monsieur.

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse!

M. GUILLAUME.

Oh! oh! monsieur.

M. PATELIN.

Des manières nobles et franches, qui gagnent le cœur de tout le monde!

M. GUILLAUME.

Oh! point, monsieur

M. PATELIN.

Parbleu! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. GUILLAUME.

Je le crois. C'est couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron? Que cela est beau! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du village.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *tâtant le drap.*

Cette laine me paroît assez bien conditionnée?

M. GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

Je l'ai cru. A propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble?

M. GUILLAUME.

Chez monsieur Nicodême?

M. PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour!

M. GUILLAUME.

Je l'ai oui-dire à ma mère.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans je savois lire et écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un État?

M. GUILLAUME.

Comme un autre.

M. PATELIN.

Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN, *à part.*

Le garderai!.. Ce n'est pas là mon compte. (*A M. Guillaume.*) Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulois pas toucher; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le sais bien, mais je n'aime point à prendre à crédit.... Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus je porte aussi de quoi le payer?

M. GUILLAUME.

Il vous en faudra.... Vous voulez, sans doute, l'habit complet?

M. PATELIN.

Oui, très complet, justaucorps, culotte et veste, doublés de même; et le tout bien long et bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra.... oui.... six aunes.... Voulez-vous que je les coupe en attendant?

M. PATELIN.

En attendant. . Non, monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plait, l'argent à la main : c'est ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle est fort bonne... (*A part.*) Voici un homme très exact.

M. PATELIN.

Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu de France?

M. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du village?

M. PATELIN.

Justement; nous raisonnâmes, à la fin du repas, sur les affaires du temps; que je vous ouïs-dire de belles choses!

M. GUILLAUME.

Vous vous en souvenez?

M. PATELIN.

Si je m'en souviens? Vous prédites dès-lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

M. PATELIN

Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME, *regardant la marque.*

Voyons.... Un autre en payeroit, ma foi, six écus: mais allons... je vous le baillerai à cinq écus.

M. PATELIN.

Le juif!... (*A M. Guillaume.*) Cela est trop honnête! Six fois cinq écus, ce sera justement...

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui, trente écus : le compte est bon... Parbleu! pour renouveler connoissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oie, dont un plaideur m'a fait présent.

M. GUILLAUME.

Une oie! je les aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux. Touchez-là ; à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle !.... Par ma foi, il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin il soit fait à dîner ?

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce seroit grand dommage !

M. GUILLAUME.

Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

M. PATELIN.

Sans cela je n'y songerois pas.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

M. PATELIN, *prenant le drap.*

Cela est heureux !

M. GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. PATELIN.

Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ?

M. GUILLAUME.

Donnez, donnez ; je vais le faire porter, et vous m'enverrez par le retour....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Le retour.... Non, non; ne détournez pas vos gens : je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi... Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh! point, point. Je ne suis pas glorieux : il est presque nuit; et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Eh! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois cent trente écus, et l'oie à dîner...... Oh! çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur... Eh! serviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, monsieur, serviteur.

(M. Patelin rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

M. GUILLAUME, *seul.*

Il s'en va, parbleu, avec mon drap; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, et il me paiera, il me paiera.... Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plus

consciencieux avocats que j'aie vu de ma vie! J'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois cents écus, sur lesquels je ne comptois point; car je ne sais d'où diable peut venir cette dette.... Mais, à la bonne heure... Oh! çà, il se fait nuit, et voilà, je pense, tout ce que je gagnerai aujourd'hui.... (*Appelant.*) Holà! holà! qu'on enferme tout cela là-dedans... Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

SCÈNE VIII.

AGNELET, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! voleur... Je puis bien faire ici de bonnes affaires; ce scélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpre, monsieur, et bonne nuit.

M. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un monsieur m'a baillé certain papier, qui parle, dit-on, de moutons, de juge, et d'ajournerie.

M. GUILLAUME.

Tu fais le benêt; mais je t'assure que tu ne tueras jamais plus mouton qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, ne croyez pas les médisants.

M. GUILLAUME.

Les médisants, coquin! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette âme, c'étoit pour l'empêcher de mourir.

M. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir!

AGNELET.

Oui, de la clavelée, à cause, ne vous déplaise, que quand ils mouriont de vilain mal, il faut les jeter; et on les tue avant qu'ils mouriont.

M. GUILLAUME.

Qu'ils mouriont! Le traître! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aune. Ote-toi d'ici, scélérat! Six vingts moutons en un mois!

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fi.

M. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant monsieur le juge.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez, et accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

M. GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entends-tu?

AGNELET.

Le ciel vous donne joie!

(*M. Guillaume rentre chez lui*)

SCÈNE IX

AGNELET, *seul.*

Il faut donc que j'aille trouver un avocat pour défendre mon bon droit.

SCÈNE X.

VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE, *à Valère.*

Laissez-moi, Valère; mon père et ma mère me suivent. Nous allons souper chez ma tante: ils m'ont dit de m'avancer; retirez-vous.

AGNELET, *à Valère.*

Voulez-vous, monsieur, que j'éteigne la lumière?

VALÈRE.

Non, tu me priverois du plaisir de la voir. (*A Henriette.*) Belle Henriette, souffrez, je vous prie...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Non, Valère, je tremble.

VALÈRE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi. (*A Colette.*) Ne me

quittez pas, Colette. (*Agnelet tire Colette par le bras.*)

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE, *à Valère.*

Si vous m'aimez, Valère, ne songez à moi, je vous prie, que lorsque vous serez assuré du consentement de monsieur votre père.

COLETTE.

C'est à quoi, Agnelet et moi nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déjà imaginé un moyen honnête, qui réussira, si Dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALÈRE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai du tout.

HENRIETTE, *apercevant M. Patelin.*

Voici mon père; fuyons tous.

(*Elle s'en va avec Valère, Colette et Agnelet.*)

SCÈNE XI.

M. PATELIN, MADAME PATELIN.

M. PATELIN.

Eh bien! ma femme, ce drap est-il bien choisi?

MADAME PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce monsieur Guillaume est un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

M. PATELIN.

Lorsqu'il viendra, songe seulement à faire ce que je t'ai dit, et à me bien seconder.

MADAME PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en sortir ; mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as proposé de faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme.

M. PATELIN.

Eh! mon Dieu, ma femme, en honnête homme! Il n'est rien de plus aisé, quand on est riche, d'être honnête homme : c'est quand on est pauvre, qu'il est difficile de l'être. Mais laissons tout cela ; allons souper chez ta sœur, et dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d'accident.

MADAME PATELIN.

Allons ; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. GUILLAUME, *seul sur la scène,* M. PATELIN, *dans sa maison.*

M. GUILLAUME, *à part.*

Il est du devoir d'un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans sa journée; voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir, à cinq heures, trois cents écus de monsieur Patelin, pour une dette de feu son père; plus, trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici; *item,* une oie à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme : après cela, comparoître à l'ajournement devant le juge contre Agnelet, pour six-vingts moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. (*Regardant à sa montre.*) Mais, ouais ! il y a long-temps que l'heure est passée, et je ne vois point venir mon homme : allons le trouver. Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole. Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles. Que faire? Faisons semblant de lui rendre visite, et sachons un peu de quoi il est question. (*Écoutant à la porte de M. Patelin.*) Je crois qu'il compte mon argent. (*Flairant à la porte.*) Je sens qu'on apprête l'oie. Frappons. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans la maison.*

Ma fem...me?

M. GUILLAUME, *à part.*

C'est lui-même.

M. PATELIN, *dans sa maison.*

Ouvrez la porte.... voilà l'apothicaire.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'apothicaire!

M. PATELIN, *dans la maison.*

Qui m'apporte l'émétique, l'émeti...i...que.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'émétique! C'est quelqu'un qui est malade chez lui, et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte. Frappons encore plus fort. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans la maison.*

Caro...o...gne! ma...a...sque! ouvriras-tu...u...

SCÈNE II.

MADAME PATELIN, M. GUILLAUME.

MADAME PATELIN, *à voix basse.*

Ah! c'est vous, monsieur Guillaume?

M. GUILLAUME.

Oui, c'est moi: vous êtes sans doute madame Patelin?

MADAME PATELIN.

A vous servir. Pardon, monsieur, je n'ose parler haut.

M. GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira; je viens voir monsieur Patelin.

MADAME PATELIN.

Parlez plus bas, monsieur, s'il vous plaît.

M. GUILLAUME.

Eh! pourquoi bas? Je viens, vous dis-je, lui rendre visite.

MADAME PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

M. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voie.

MADAME PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, il est bien en état d'être vu!

M. GUILLAUME.

Comment! que lui seroit-il arrivé depuis hier?

MADAME PATELIN.

Depuis hier? Hélas! monsieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

M. GUILLAUME.

Du lit? il vint pourtant hier chez moi.

MADAME PATELIN.

Lui chez vous?

M. GUILLAUME.

Lui chez moi; et il étoit même fort gaillard et fort dispos.

MADAME PATELIN.

Ah! monsieur, il faut, sans doute, que cette nuit vous ayez rêvé cela.

M. GUILLAUME.

Ah! parbleu, ceci n'est pas mauvais, rêvé! Et mes six aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Six aunes de drap?

M. GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap, couleur de marron; et l'oie que nous devons manger à dîner, eh! l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Que vous prenez mal votre temps pour rire!

M. GUILLAUME.

Pour rire? ventrebleu! je ne ris point, et n'en ai nulle envie. Je vous soutiens qu'il emporta hier sous sa robe six aunes de drap.

MADAME PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, plût au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait!... Ah! monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau, qui le jeta dans la rêverie, où je crois qu'il est encore.

M. GUILLAUME.

Oh! par la tête-bleu! vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

MADAME PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état où il est, il n'est pas possible; nous l'avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit; si vous le voyiez, il vous feroit pitié.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié!... (*Voulant entrer chez M. Patelin.*) En quelque état qu'il soit, je prétends le voir, ou....

MADAME PATELIN, *l'interrompant et l'empêchant d'ouvrir la porte.*

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari. Il lui prend, de temps en temps, des envies de courir.... (*Voyant paroître M. Patelin, qui accourt la tête enveloppée de chiffons.*) Ah! le voilà parti....

SCÈNE III.

M. PATELIN, MADAME PATELIN, M. GUILLAUME.

MADAME PATELIN, *à M. Guillaume.*

Je vous l'avois bien dit.... Aidez-moi à le reprendre... (*A M. Patelin.*) Mon pauvre mari, repose-toi là.

(*Elle arrête M. Patelin, et elle va chercher un fauteuil à l'entrée de sa maison, pour le faire asseoir.*)

M. PATELIN, *assis, et criant.*

Aïe, aïe, la tête!

M. GUILLAUME, *à part*

En effet, voilà un homme en un piteux état!.. Il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... (*A M. Patelin.*) Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

M. PATELIN.

Ah! bon jour, monsieur Anodin.

M. GUILLAUME.

Monsieur Anodin!

MADAME PATELIN.

Il vous prend pour l'apothicaire : allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Je n'en ferai rien.... (*A M. Patelin.*) Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Oui, je vous ai fait garder....

M. GUILLAUME, *à part.*

Bon! il s'en souvient.

M. PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

M. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

M. PATELIN, *à madame Patelin.*

Ma femme, fais-la voir à monsieur Anodin : il verra si j'ai quelque embarras dans les uretères.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, uretères!... Monsieur, je veux être payé.

M. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières; elles sont dures comme du fer, et noires comme votre barbe.

M. GUILLAUME.

Pa, pa, pa, voilà me payer en belle monnoie!

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, sortez d'ici.

M. GUILLAUME.

Bagatelles! *(A M. Patelin.)* Voulez-vous me compter de l'argent? Je veux être payé.

M. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules; elles ont failli à me faire rendre l'âme.

M. GUILLAUME.

Je voudrois qu'elles t'eussent fait rendre mon drap!

M. PATELIN, *à madame Patelin.*

Ma femme, chasse, chasse ces papillons noirs qui volent autour de moi.... Comme ils montent!

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Je n'en vois point.

MADAME PATELIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'il rêve? Allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Tarare! je veux de l'argent.

M. PATELIN.

Les médecins m'ont tué avec leurs drogues.

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Il ne rêve pas à présent. Il faut que je lui parle. *(A M. Patelin.)* Monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Je plaide, messieurs, pour Homère.

M. GUILLAUME.

Pour Homère!

M. PATELIN.

Contre la nymphe Calypso.

M. GUILLAUME.

Calypso! Que diable est ceci?

MADAME PATELIN.

Il rêve, vous dis-je. Allez-vous-en : sortez, je vous prie.

M. GUILLAUME.

A d'autres.

M. PATELIN.

Les prêtres de Jupiter.... les Corybantes... Il l'a pris, il l'emporte.... Au chat! au chat! Adieu mon lard!

M. GUILLAUME.

Oh! çà, quand vous aurez assez rêvé, me paierez-vous au moins mes trente écus?

M. PATELIN.

Sa grotte ne retentissoit plus du doux chant de sa voix....

M. GUILLAUME, *à part.*

Ouais! aurois-je pris quelqu'autre pour lui?

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

M. GUILLAUME.

Attendez : il aura peut-être quelqu'intervalle. Il me regarde comme s'il vouloit me parler.

M. PATELIN.

Ah! monsieur Guillaume!

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Oh! il me reconnoît. (*A M. Patelin.*) Eh bien?

M. PATELIN.

Je vous demande pardon.

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Vous voyez s'il s'en souvient?

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

M. GUILLAUME.

Morbleu! ce n'est pas là mon compte. Cependant hier....

M. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un procureur de mes amis.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu! celui-là aura eu mon drap. Un procureur! je ne le verrai de ma vie. *(A M. Patelin.)* Mais c'est une invention, et nul autre que vous n'a eu mon drap; à telles enseignes....

MADAME PATELIN, *l'interrompant.*

Eh! monsieur, si vous lui parlez d'affaires, vous l'allez tuer.

M. GUILLAUME.

A la bonne heure. (*A M. Patelin.*) A telles enseignes que feu votre père devoit au mien trois cents écus. Ventrebleu! je ne m'en irai point d'ici sans drap ou sans argent.

M. PATELIN, *se levant.*

La cour remarquera, s'il lui plaît, que la Pirryque étoit une certaine danse, ta ral, la, la, la.

(*Prenant M. Guillaume et le faisant danser.*) Dansons tous, dansons tous. Ma commère, quand je danse...

M. GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

M. PATELIN, *à part.*

Oh! je te ferai bien décamper. (*A madame Patelin.*) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte : ne les entends-tu pas? Écoutons. Paix, paix; écoutons. Oui... les voilà... je les vois... Ah! coquins, je vous chasserai bien d'ici...Ma hallebarde, ma hallebarde. (*Il va prendre une hallebarde à l'entrée de sa maison, et revient.*) Au voleur, au voleur.

M. GUILLAUME, *à part.*

Tubleu! il ne fait pas bon ici. Morbleu! tout le monde me vole; l'un mon drap, l'autre mes moutons; mais, en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN, MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN.

Bon! le voilà parti : je me retire; mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revînt.

M. PATELIN, *croyant voir revenir M. Guillaume.*

Le voici. Au voleur. C'est monsieur Bartolin. Il m'a vu.

(*Madame Patelin sort.*)

SCÈNE V.

M. BARTOLIN, M. PATELIN.

M. BARTOLIN.

Qui crie au voleur? quel bruit fait-on à ma porte? quel désordre est ceci? Ah! ah! c'est vous, mon compère?

M. PATELIN.

Oui, c'est moi qui....

M. BARTOLIN.

En cet équipage?

M. PATELIN.

C'est que.... j'ai cru.

M. BARTOLIN.

Un avocat sous les armes!

M. PATELIN.

J'ai cru entendre des....

M. BARTOLIN.

Militant causarum patroni.

M. PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetoient ma porte.

M. BARTOLIN.

Crocheter une porte, *coram judice!*

M. PATELIN.

Je croyois, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

M. BARTOLIN.

Il en faut faire informer....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Mais il n'y en avoit point.

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Faire ouïr des témoins....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et contre qui?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Et les faire pendre....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et qui pendre?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Point de quartier aux voleurs!

M. PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avoit point, et que je me suis trompé.

M. BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, *cedant arma togæ.* Allez quitter cette hallebarde et prendre votre robe pour venir à l'audience que je donnerai ici dans une heure. *(Il s'en va.)*

SCÈNE VI.

M. PATELIN, *seul.*

C'EST aussi ce que je vais faire. Je dois plaider pour certain berger, dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici. Allons quitter cet équipage et revenons promptement.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

Tu as besoin d'un avocat subtil et rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire ; et il n'y a, dans tout le village, que monsieur Patelin qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience feu mon frère et moi, il y a quelque temps ; mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas. Au moins, ne lui dis pas que tu sers monsieur Guillaume ; il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer, et il croira que je sers toujours ce fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

COLETTE, *voyant venir M. Patelin.*

Voilà ton avocat ; adieu.

(*Elle rentre chez M. Patelin.*)

SCÈNE VIII.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN, *à part.*

Ah! ah! je connois ce drôle-ci. (*A Agnelet.*) N'est-ce pas toi qui as fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, monsieur, oui.

M. PATELIN.

Vous étiez deux frères, que je garantis des galères : l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'étoit mon frère.

M. PATELIN.

Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

M. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

M. PATELIN.

Ton maître, est-ce ce fermier d'ici près?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, et je vous paierai bien.

M. PATELIN.

Je le prétends bien ainsi. Oh! çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET.

Vous saurez donc que mon bon maître me paie petitement mes gages; et que, pour m'indommager, sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

M. PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

M. PATELIN.

Il n'y a point là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

M. PATELIN.

Le remède est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit.... quand j'eus enfermé le troupeau.... il vit que je pris.... un.... Dirai-je tout?

M. PATELIN.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui se portoit bien. Ma fi! sans y penser, ne sachant que faire.... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge : tant y a, que je ne sais comment cela se fit; mais il mourut d'abord.

M. PATELIN.

J'entends. Quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET.

Mon maître étoit caché dans la bergerie. Il me dit que j'en avois fait autant de six vingts moutons qui lui manquoient. Or, vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez; et je vais me faire trépaner. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

M. PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre; par la première, il ne t'en coûtera pas un sol.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

M. PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma fi, oui.

M. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

M. PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

M. PATELIN.

Et sans qu'il t'en coûte ni denier ni maille.

AGNELET.

C'est ce que je demande.

M. PATELIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre.

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

M. PATELIN.

Le voici : on va te faire venir devant le juge.

AGNELET.

Il est vrai.

M. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

PATELIN.

A toutes interrogations qu'on te fera, soit le juge, soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton?

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

M. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir; mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi serez-vous, par cette âme!

M. PATELIN.

Monsieur Bartolin va tout à l'heure donner audience; ne manque point de revenir ici : tu m'y trouveras. Adieu. N'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur. Que les gens de bien ont de peine à vivre!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Or sus, les parties peuvent comparoître.

M. PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la manière que je t'ai dit.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme est-ce là ?

M. PATELIN.

Un berger qui a été battu par son maître, et qui au sortir d'ici va se faire trépaner.

M. BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur, ou son avocat.... Mais que nous veut monsieur Guillaume ?

SCÈNE II.

M. GUILLAUME, M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Je viens plaider moi-même mon affaire.

M. PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Ah! traître, c'est contre monsieur Guillaume.

AGNELET.

Oui, c'est mon bon maître.

M. PATELIN, *à part.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

M. GUILLAUME.

Ouais! quel homme est-ce-là?

M. PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat.... (*A part.*) Il a quelque chose de son air.

M. PATELIN.

Je me retire donc.

M. BARTOLIN.

Demeurez, et plaidez.

M. PATELIN.

Mais, monsieur....

M. BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je. Je veux, au moins, avoir un avocat à mon audience, Si vous sortez, je vous raye de la matricule.

M. PATELIN, *à part, se cachant la figure avec son mouchoir.*

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur; parlez.

M. GUILLAUME.

Vous saurez, monsieur, que ce maraud-là....

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Point d'injures.

M. GUILLAUME.

Eh bien! que ce voleur....

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Appelez-le par son nom, ou celui de sa profession.

M. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, monsieur, que ce scélérat de berger m'a volé six vingts moutons.

M. PATELIN.

Cela n'est point prouvé.

M. BARTOLIN.

Qu'avez-vous, avocat?

M. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTOLIN.

Tant pis; continuez.

M. GUILLAUME, *à part*

Parbleu! cet avocat ressemble un peu à celui de mes six aunes de drap.

M. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

M. GUILLAUME.

Quelle preuve! Je lui vendis hier.... Je lui ai baillé en garde six aunes.... six cents moutons, et je n'en trouve à mon troupeau que quatre cents quatre-vingt.

M. PATELIN.

Je nie ce fait.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ma foi, si je ne venois de voir l'autre dans la rêverie, je croirois que voilà mon homme.

M. BARTOLIN.

Laissez-là votre homme, et prouvez le fait.

M. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap.... je veux dire par mon livre de compte. Que sont devenues les six aunes.... les six vingt moutons qui manquent à mon troupeau?

M. PATELIN.

Ils sont morts de la clavelée.

M. GUILLAUME.

Têtebleu! je crois que c'est lui-même.

M. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui-même. *Non est quæstio de personâ.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée. Que répondez-vous à cela?

M. GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux; qu'il emporta sous.... qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier, moi-même.... (*A part.*) Oh! c'est lui... (*A M. Bartolin.*) Oui, je lui vendis six... six.... je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Pure invention, monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Parbleu! monsieur le juge, il n'est rien de plus véritable; c'est lui-même. Oui, il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin, au lieu de me payer trente écus....

M. BARTOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap et trente écus? Il est, ce me semble, question de moutons volés?

M. GUILLAUME.

Il est vrai, monsieur : c'est une autre affaire; mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point. Vous saurez donc que je m'étois caché dans la bergerie.... (*A part.*) Oh! c'est lui, très assurément. (*A M. Bartolin.*) Je m'étois donc caché dans la bergerie; je vis venir ce drôle : il s'assit-là; il prit un gros mouton.... et.... avec de belles paroles, il fit si bien, qu'il m'emporta six aunes....

M. BARTOLIN.

Six aunes de moutons?

M. GUILLAUME.

Non, de drap, lui.... Maugrebleu de l'homme!

M. BARTOLIN.

Laissez-là ce drap et cet homme, et revenez à vos moutons.

M. GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de sa poche son couteau.... Je veux dire mon drap.... Non, je dis bien, son couteau... il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa robe, et l'emporta chez lui, et ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Ouais! vous êtes hors de sens, monsieur Guillaume : rêvez-vous?

M. PATELIN.

Vous voyez, monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

M. GUILLAUME.

Je le sais fort bien, monsieur. Il m'a volé six vingts moutons, et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap, couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, la nymphe

Calipot, ta ral la, ma commère, quand je danse. Que diable sais-je encore ce qu'il est allé chercher?

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah! il est fou, il est fou!

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

En effet.... Tenez, monsieur Guillaume, toutes les cours du royaume ensemble ne comprendront rien à votre affaire. Vous accusez ce berger de vous avoir volé six vingts moutons, et vous entrelardez là-dedans six aunes de drap, trente écus, des papillons noirs, et mille autres balivernes. Eh! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce berger. Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même. (*A Agnelet.*) Approche-toi : comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bée....

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Il ment; il s'appelle Agnelet.

M. BARTOLIN.

Agnelet ou Bée, n'importe. (*A Agnelet.*) Dis-moi, est-il vrai que monsieur t'avoit baillé en garde six vingts moutons?

AGNELET.

Bée....

M. BARTOLIN.

Ouais! la crainte de la justice te trouble peut-être. Écoute, ne t'effraye point. Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Bée....

M. BARTOLIN.

Oh! oh! que veut dire ceci?

M. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

M. GUILLAUME.

Moi, tort? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons : l'un me paie de chansons, l'autre de bée; et encore, morbleu! j'aurai tort?

M. BARTOLIN.

Oui, tort : il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

M. GUILLAUME.

Oh! ventrebleu! il étoit nuit, et quand je frappe, je frappe partout.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Il avoue le fait, monsieur, *habemus confitentem reum.*

M. GUILLAUME.

Oh! va, va, *confitareum*, tu me paieras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera!

M. BARTOLIN.

Encore du drap? On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

M. GUILLAUME.

J'en appelle. (*A M. Patelin.*) Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous reverrons.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN, *à Agnelet.*

Remercie monsieur le juge.

AGNELET.

Bée.... bée....

M. BARTOLIN.

En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN.

Oh! çà, par mon adresse, je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée....

M. PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle; mais, à présent, il me faut de l'argent, entends-tu?

AGNELET.

Bée....

M. PATELIN.

Eh! laisse-là ton bée. Il n'est plus question de cela; il n'y a ici que toi et moi : veux-tu me tenir ce que tu m'as promis et me bien payer?

AGNELET.

Bée....

M. PATELIN.

Comment, coquin, je serois la dupe d'un mouton vêtu? Tête-bleu! tu me paieras, ou....

(Agnelet s'enfuit.)

SCÈNE V.

COLETTE, *en deuil*, M. PATELIN.

COLETTE.

Eh! laissez-le aller, monsieur, il s'agit de bien autre chose!

M. PATELIN.

Comment donc?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête nous ont fait aviser d'un moyen sûr pour faire consentir monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille : ne serez-vous pas bien payé?

M. PATELIN.

Seroit-il bien possible? Mais de qui as-tu pris le deuil?

COLETTE.

Agnelet a dit au juge qu'il s'alloit faire trépaner : il est mort dans l'opération ; et c'est monsieur Guillaume qui l'a tué.

M. PATELIN.

Ah! je vois de quoi il est question. Ah! fort bien, j'entends.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement : je vais demander justice à monsieur le juge.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN, *seul.*

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort ; et, par bonheur, monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce berger est un rusé coquin! il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres ; mais je le lui pardonne, si, par son adresse, je puis marier richement ma fille.

SCÈNE VII.

M. BARTOLIN, COLETTE, M. PATELIN.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Que me dites-vous là? Le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

M. PATELIN.

Tout le village en est déja informé. Comme les malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hi, hi, hi!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

La pauvre fille! Méchante affaire pour monsieur Guillaume.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Je vous rendrai justice, ne pleurez pas tant.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Il étoit mon fiancé, é, é, é!

M. BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Je ne le pleurerois pas tant, s'il avoit été mon mari, i, i, i!

M. BARTOLIN.

Il sera puni; et déja, sur votre plainte, j'ai donné un décret de prise de corps : on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort. Il est là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien? Je reviens dans un moment.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

M. PATELIN, COLETTE.

M. PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller. Mon oncle est d'intelligence avec nous ; et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vite.

M. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout-à-fait conclu.

SCÈNE IX.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, COLETTE.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Non, de ma vie, je n'ai vu une tête d'homme comme celle-là ; les coups ou le trépan l'ont entièrement défiguré : elle n'a pas seulement la figure humaine, et je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Que je plains le pauvre monsieur Guillaume! c'étoit un bon homme; il y avoit plaisir à avoir affaire avec lui.

M. BARTOLIN.

Je le plains aussi; mais que faire? voilà un homme mort, et sa fiancée qui me demande justice.

M. PATELIN, *à Colette.*

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi....

COLETTE, *l'interrompant.*

Hélas! monsieur, je ne suis ni intéressée, ni vindicative, et s'il y avoit quelque expédient honnête.... Vous savez combien j'aime ma maîtresse, votre fille, qui est filleule de monsieur? (*Montrant M. Bartolin.*)

M. BARTOLIN.

Ma filleule! Eh bien! quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE.

Valère, monsieur, le fils unique de monsieur Guillaume, en est amoureux et désire de l'épouser. Son père refuse d'y consentir : vous êtes si habiles l'un et l'autre! Voyez s'il n'y auroit pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

C'est prendre les voies de la douceur.

M. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener : il faut que je lui en parle moi-même; mais y consentez-vous, monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Eh!... je n'avois pas encore fait dessein de marier ma fille.... cependant.... pour sauver la vie à monsieur Guillaume.... allons, allons, j'y donnerai les mains; et je serois fâché de faire pendre un homme.

M. BARTOLIN.

J'entends qu'on me l'amène. (*A Colette.*) Vous, allez vite faire enterrer secrètement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

(*Colette s'en va.*)

SCÈNE X.

M. BARTOLIN, M. PATELIN.

M. PATELIN.

Et moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

M. GUILLAUME, DEUX RECORDS, M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

AH! vous voici? Eh bien! vous savez, monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

M. GUILLAUME.

Oui, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

M. BARTOLIN.

Il l'est véritablement; je viens de le voir moi-même, et vous avez avoué le fait.

M. GUILLAUME.

Peste soit de moi!

M. BARTOLIN.

Oh! çà, j'ai une chose à vous proposer : il ne tient qu'à vous de sortir d'affaire et de vous en retourner chez vous en liberté.

M. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi? serviteur donc.

M. BARTOLIN.

Oh! attendez : il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu?

M. GUILLAUME.

Belle proposition! Je n'aime ni l'un ni l'autre.

M. BARTOLIN.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai?

M. GUILLAUME.

Je l'ai battu; s'il est mort, c'est sa faute.

M. BARTOLIN.

C'est la vôtre. Écoutez : monsieur Patelin a une fille, belle et sage.

M. GUILLAUME.

Oui, et gueuse comme lui.

M. BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

M. GUILLAUME.

Eh! que m'importe?

M. BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y consens point.

M. BARTOLIN, *aux records.*

Qu'on le mène en prison

M. GUILLAUME.

En prison!... Maugrebleu!... Laissez-moi, au moins, allez dire chez moi qu'on ne m'attende point.

M. BARTOLIN, *aux records.*

Ne le laissez pas échapper.

SCÈNE XII.

M. PATELIN, HENRIETTE, VALÈRE, COLETTE, M. BARTOLIN, M. GUILLAUME, DEUX RECORDS.

M. PATELIN, *à M. Bartolin*

VOILA le contrat... (*A M. Guillaume.*) Monsieur, sur le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir ses services.

M. GUILLAUME, *à part.*

Que de patelineurs !

M. BARTOLIN.

Allons, voici toutes les parties ; expliquez-vous vite : voulez-vous sortir d'affaire ?

M. GUILLAUME.

Oui.

M. BARTOLIN, *lui présentant le contrat.*

Signez ce contrat.

M. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

M. BARTOLIN, *aux records.*

En prison, et les fers aux pieds.

M. GUILLAUME.

Les fers aux pieds !... Tubleu ! comme vous y allez !

M. BARTOLIN.

Ce n'est encore rien ; je vais tout à l'heure vous faire donner la question.

M. GUILLAUME.

Donner la question!

M. BARTOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire, et, après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

M. GUILLAUME.

Pendre, miséricorde!

M. BARTOLIN.

Signez donc. Si vous différez un moment, vous êtes perdu; je ne pourrai plus vous sauver.

M. GUILLAUME.

Juste ciel! que faut-il faire? *(Il signe.)*

M. BARTOLIN.

Je l'ai ouï dire à un fameux médecin; les coups à la tête sont dangereux comme le diable... *(Après que M. Guillaume a signé.)* Voilà qui est bien. Je vais jeter au feu la procédure; et je vous en félicite.

M. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires!

M. PATELIN.

L'honneur de votre alliance....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ne vous coûte guères.

VALÈRE.

Mon père, je vous proteste....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Va-t'en au diable!

HENRIETTE.

Monsieur, je suis fâchée.....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Et moi aussi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé?

M. GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE XIII.

UN PAYSAN, AGNELET, M. BARTOLIN, M. PATELIN, M. GUILLAUME, VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, DEUX RECORDS.

LE PAYSAN, *à Agnelet.*

MARCHE, marche, de par le roi.

AGNELET.

Miséricorde!

M. GUILLAUME.

Ah! traître! tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

M. BARTOLIN.

Attendez. (*Au paysan.*) D'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier; par quoi je le mène en prison.

M. BARTOLIN, *à Agnelet.*

Ouais! tu n'a plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma fi, non.

M. BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit, chez le chirurgien?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, monsieur.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

M. BARTOLIN.

Cela est juste.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

M. GUILLAUME.

Dix mille écus! Il faut bien, par force, que je laisse la chose comme elle est; mais vous me paierez les trois cents écus de votre père?

M. PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

M. GUILLAUME.

Son billet?.... Et mes six aunes de drap?

M. PATELIN.

C'est le présent de noces.

M. GUILLAUME.

De noces?.... Au moins, je tâterai de l'oie?

M. PATELIN.

Nous l'avons mangé à diner.

M. GUILLAUME.

A diner? (*Montrant Agnelet.*) Oh! ce scélérat paiera pour tous, et sera pendu.

VALÈRE.

Mon père, il est temps de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

M. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons!

FIN DE L'AVOCAT PATELIN.

L'ESPRIT

DE CONTRADICTION,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 29 août 1700.

NOTICE SUR DUFRESNY.

Charles Rivière Dufresny naquit à Paris en 1648. Il étoit arrière-petit-fils de Henri IV, son grand-père étant propre fils de la belle jardinière d'Anet, qui fixa les regards du monarque. Cette circonstance obtint à Dufresny les bontés de Louis XIV, qui le fit d'abord son valet de chambre, puis contrôleur de ses jardins, et le combla de biens sans pouvoir jamais l'enrichir, tant il étoit prodigue! Né avec du goût pour tous les arts, il sembloit les posséder tous sans en avoir cultivé un seul. Il avoit surtout un génie particulier pour construire les jardins. Deux fois il contracta les nœuds du mariage. Ce fut une de ces unions que Le-Sage eut en vue dans le dixième chapitre de son Diable boiteux, lorsqu'il peignit un gentilhomme, qui, devant trente pistoles à sa blanchisseuse, l'épousa, tant pour s'acquitter de cette somme, que pour avoir deux cents ducats qu'elle avoit amassés par son travail.

Dufresny composa plusieurs petites pièces pour le théâtre italien, les unes seul, les autres avec Regnard. Nous ne parlerons que de celles qu'il fit représenter au théâtre français.

LE NÉGLIGENT, comédie en cinq actes, en prose, parut le 27 février 1692, et eut neuf représentations. Cinq ans après, jour pour jour, Dufresny fit représenter LE CHEVALIER JOUEUR, même sujet que la pièce de Regnard, jouée l'année précédente, et dont il prétendit être l'inventeur. Cette comédie, qui n'eut aucun succès, brouilla les deux auteurs.

LA NOCE INTERROMPUE et LA MALADE SANS MALADIE, comédies, la première en un acte, et la seconde en cinq, furent mal accueillies en 1699. Le succès de L'ESPRIT DE CONTRADICTION, comédie en un acte, donnée le 29 août 1700, dédommagea l'auteur de la double chute qu'il avoit essuyée l'année précédente. En 1702, le 8 mars, Dufresny fit représenter pour la première fois LE DOUBLE VEUVAGE, comédie qui fut jouée dix fois. LE FAUX HONNÊTE HOMME, donné le 24 février 1703, n'eut que trois représentations. LE FAUX INSTINCT, comédie en trois actes,

en prose, mise au théâtre le 2 août 1707, fut jouée quinze fois. LE JALOUX HONTEUX DE L'ÊTRE, joué le 6 mars de l'année suivante, tomba à la première représentation. LA JOUEUSE, comédie en cinq actes, en prose, n'obtint que cinq représentations; la première est du 22 octobre 1709.

LE LOT SUPPOSÉ, OU LA COQUETTE DE VILLAGE, parut pour la première fois le 27 mai 1715, et fut donnée avec succès treize fois de suite.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE, comédie en cinq actes et en vers, et LE DÉDIT, comédie en un acte, en vers, furent jouées en 1719, l'une le 7 mars, et l'autre le 19 mai. Ces deux pièces sont restées au théâtre, où l'on voit souvent la dernière.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU, la plus jolie comédie de Dufresny, et la dernière jouée de son vivant, fut très-suivie pendant dix neuf représentations; elle parut le 14 février 1721.

Ce ne fut qu'en 1731, et sept ans après la mort de l'auteur, que ses héritiers firent représenter LE FAUX SINCÈRE, comédie en cinq actes, en vers, qui fut jouée quinze fois. Cette circons-

tance sembleroit prouver que ce ne fut point par scrupule que l'on brûla à sa mort quatre pièces ayant pour titres L'ÉPREUVE, LE SUPERSTITIEUX, LE VALET MAITRE, et LES VAPEURS.

Dufresny mourut à Paris le 6 octobre 1724, âgé de soixante-quinze ans.

PERSONNAGES.

MONSIEUR ORONTE.
MADAME ORONTE.
LUCAS, jardinier.
ANGÉLIQUE, fille de M. Oronte.
VALÈRE, amant d'Angélique.
MONSIEUR THIBAUDOIS.
LE NOTAIRE.
UN LAQUAIS.

La scène est à la maison de campagne de M. Oronte.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *en colère.*

MORGUÉ de la contrediseuse, et de sa contredition!

ORONTE.

La, la, doucement.

LUCAS.

Non, monsieur, je ne peu pu duré avec l'esprit de madame votre femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'a vous contredise tout son sou, vous qui êtes son mari, ça est naturel ça; mais y n'est pas naturel qu'a vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

18.

LUCAS.

Tout franc, je n'aime point à être jardinier là où l'y a des femmes; car eune femme dans un jardin fait pu de dégât qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, et ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté, a replante ce que j'ai arraché. Quand je greffe du bon crequin, a dit que c'est de la bargamote; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vloit, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je crois, Gueu me pardonne, qu'a me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable; mais laissons cela, Lucas; parlons de marier ma fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pu de conseil dans ma tête, drès que j'ai disputé avec madame; ça me met en friche, moi et mon jardin. Et pi, c'est qu'a me viant de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne sortiras point; va, je te soutiendrai.

LUCAS.

Comment me soutiendriais-vous contre elle, qu'ou ne pouvé pas vous y soutenir vous-même?

eh vous-dis-je pas toujou qu'ous êtes trop docile? Drès qu'a veut queuque chose, vous dites oui; drès qu'a voit qu'ou dites oui, a dit non; et vous le dites itou, et pi a redi oui par controvarse, et vous voulez bian.

ORONTE.

Que veux-tu, Lucas, j'aime ma femme; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux; je lui laisse cette petite satisfaction-là.

LUCAS.

Vous l'y laisserais donc itou la petite satisfaction de.... si c'étoit son plaisir da; mais gnia rien à craindre, son himeur est trop revêche pour ça. Tant y a, monsieu, qu'en cas de votre fille, si je n'étois pu cian, comment feriais-vous? car gn'y a que moi qui a assez d'entendement pour faire revirer l'esprit de vote fame; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, et plus de bon sens que bien des philosophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, monsieu, l'i a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent; ma philosophie à moi, c'est de gouvarner la vie du monde par mon méquier de jardinier. Vous vlé marier vote fille, par parenthèse; vous ne savé ce qui en sera; mais moi, j'ai vu tout ça dans mon jardi-

nage; car j'ai dit, quand madame viant dans mon jardin et qu'al voit qu'eun arbre est d'himeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. O, si al voit que sa fille est d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit; si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus. Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là? Je n'en sais rian, madame. Mais ma fille par-ci; néant: mais mon mari par-là; *motus*. Et parce qu'al a vu que je ne li baillois pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'a m'a chassé: mais ce ne sera rian; car a me chasse comme ça tous les jours, et j'ai des finesses pour qu'a me reflatte par contredition. La vlà qui viant dans st'allée-ci; laissez-moi me racommoder tout seul.

ORONTE.

Je vais t'attendre sous ce berceau.

LUCAS.

Je serois morgué bian fâché de quitter ce bourgeois-ci; sa bourgeoiserie est pu argenteuse que ben des gentilhommeries que l'y a.

SCÈNE II.

LUCAS, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE.

Venez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari? Il peut m'ordonner de vous garder céans; mais, à coup sûr, je ne lui obéirai pas. Allons, vite; venez me rendre les clefs, et que je vous paye vos gages.

LUCAS, *d'un ton pleureur.*

Je suis bian fâché de vous quitter. (*Il se retourne pour rire.*) Ah! ah! ah! ah!

MADAME ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS.

(*Il pleure.*) Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*) Ah! ah! ah!

MADAME ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc?

LUCAS.

Rian, rian. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! (*Tristement.*) Cà, madame, je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE.

Je veux savoir de quoi vous riez.

LUCAS, *ne se cachant plus pour rire.*

Ah! ah! ah! ah! je ne peu pu me retenir; aussi ben me vlà tout chassé, je ne vous crains pu. Ah! ah! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ah! ah! tout franc, c'est que comme l'y a long-temps

que je sis las de votre himeur acariâte, et que je veux vous planté là, j'ai dit à par moi, si madame voit que je veux mon congé, a ne sera pas de st'avis : si je veux être payé de mes gages, a me les requinra pour n'être pas de mon opinion : oh! faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chasse par alle-même.

MADAME ORONTE.

Quoi! afin que je te chasse?

LUCAS.

Je vous ai fait eune querelle; ah! ah! Mais je vas vous bailler vos clefs.

MADAME ORONTE.

Oui, pour me faire pièce, vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans jardinier?

LUCAS.

C'est pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce sera drès tout à l'heure.

MADAME ORONTE.

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne seriais pu en train de me chasser; je veux vous quitter.

MADAME ORONTE.

Oh! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter, et moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS.

On ne requint point les gens malgré eux ; et vous êtes d'eune himeur....

MADAME ORONTE.

Ouais! mon humeur est donc bien terrible?

LUCAS.

Tanquia que j'en souffre trop.

MADAME ORONTE.

Suis-je si méchante, dans le fond?

LUCAS.

Morgué, nani, je sais bian que ce n'est pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde; mais c'est que vote volonté est du naturel des hiboux, a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE.

C'est une étrange chose que la prévention! car il n'y a guères de femme qui contredise moins que moi.

LUCAS.

Gn'en a gueres, c'est vrai.

MADAME ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir? Ne sais-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari? Il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angélique?

LUCAS.

Eh! il m'en a dit queuque petite chose.

MADAME ORONTE.

Ah! voilà parler cela!

LUCAS.

Je me doute bien itou de la pensée de mademoiselle Angélique.

MADAME ORONTE.

Oui?

LUCAS.

Je sais ben encore mon avis à moi, su tout ça.

MADAME ORONTE.

Eh bien, Lucas?

LUCAS.

Mais ni de ma pensée, ni de celle de monsieu, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE.

Lucas, je t'en prie, dis-moi?

LUCAS.

Vous n'en saurais rian, vous dis-je; car je vous vois veni. Vous êtes tantôt sur le oui, tantôt sur le non. Je la marierai, je ne la marierai pas; qu'en dit-il? qu'en dit-elle? et tout ça, jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun de guingouois, qui ne revienne à pas eun de ceux-là. —

MADAME ORONTE.

Au contraire, je suis toujours dans le bon chemin, et chacun se détourne de moi par malice. En

un mot, je sais qu'on a céans quelque dessein contraire au mien. Mais j'aperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Holà! Angélique, holà! venez un peu ici.

LUCAS, *à part.*

Allons retrouvé monsieu sous le barciau.

SCÈNE III.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

QUE souhaitez-vous de moi, ma mère?

MADAME ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée : mais je suis bonne, raisonnable; et, avant que de disposer de vous de manière ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie; voulez-vous être mariée ou non?

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit, ma mère, que je ne dois pas avoir de volonté.

MADAME ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le moi; je n'ai en vue que votre satisfaction, ouvrez-moi votre

cœur; là, parlez naturellement : vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse ?

ANGÉLIQUE.

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

MADAME ORONTE.

Ah! je commence à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE.

Je ne vous entends plus. Dites-moi un peu, vous avez vu cette nouvelle mariée qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait : écoutez-vous ses discours avec plaisir?

ANGÉLIQUE.

Oui vraiment, ma mère.

MADAME ORONTE.

Vous souhaitez donc d'être mariée?

ANGÉLIQUE.

Point du tout; car cette femme vint hier affliger par ses plaintes la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE.

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari?

ANGÉLIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mère.

MADAME ORONTE.

Que dites-vous donc? Car enfin vous envisagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un mal; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

ANGÉLIQUE.

Je ne le souhaite ni ne le crains; je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions, sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour et contre me paroissent à peu près égales; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

MADAME ORONTE.

Oh! cette suspension commence à m'impatienter, et vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGÉLIQUE.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mère puisse la déterminer sans peine.

MADAME ORONTE.

Mais si je vous déterminois au mariage?

ANGÉLIQUE.

Mes raisons pour le mariage deviendroient les plus fortes; car la raison du devoir me feroit oublier toutes les raisons contraires.

MADAME ORONTE.

Et si je vous détermine à rester fille?

ANGÉLIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

MADAME ORONTE.

Quels discours! quels travers d'esprit! je n'y puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGÉLIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non.

ANGÉLIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

MADAME ORONTE.

Quelle obstination! quel acharnement!

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredirez sans cesse?

ANGÉLIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire?

MADAME ORONTE.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, et vous n'en voulez point avoir.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma mère....

MADAME ORONTE.

Vous me poussez à bout, taisez-vous. On dira encore que j'ai tort : cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeler vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous. Une fille comme cela est un vrai fléau do-

mestique, je veux m'en défaire absolument. Oui, mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent, Valère d'un côté, monsieur Thibaudois de l'autre; je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix: vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre père; si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains; si elles ne le sont pas, hon!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Quelle violence il faut que je me fasse, sincère comme je le suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde! cependant je n'ose me confier à personne dans la situation où je vois les choses.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Me voici encore, mademoiselle, et j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manières ont mis ma patience à bout : je suis outré; non, je ne me possède plus, quand je pense que, depuis le temps que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prières, ni mes reproches,

n'ont encore pu vous arracher une seule parole sur quoi je puisse tabler. Quand je vous parle de la plus violente passion qui fût jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible; car, enfin, on témoigne aux gens ou de la reconnoissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colère. Juste ciel! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné?

ANGÉLIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, et rien plus.

VALÈRE.

Mais, enfin, approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien.

VALÈRE.

Quoi! toujours sur le même ton?

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas?

VALÈRE.

C'est ce qui me désole.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aie de l'aversion?

VALÈRE.

Non, vraiment; mais cela ne suffit pas.

ANGÉLIQUE.

Cela suffit pour moi; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déja que j'ai formé certain projet pour mon établissement, et que, suivant ce projet, il ne faut pas que ma mère sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon père l'ignore aussi, et par conséquent, que vous l'ignoriez vous-même : car, si vous le saviez, mon père, ma mère, et tous ceux qui vous voient en seroient bientôt instruits,

VALÈRE.

Vous me croyez donc bien indiscret?

ANGÉLIQUE.

Non; mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALÈRE.

Je sais modérer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possède plus que vous ne pensez, et je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGÉLIQUE.

Mai si ce mot étoit que je n'ai nul dessein de vous épouser?

VALÈRE.

Ah! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entends-je? juste ciel!

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille, le seriez-vous da-

vantage, si je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous?

VALÈRE.

Si vous me le promettiez, ah! j'en mourrois de plaisir! oui, mon bonheur seroit si grand....

ANGÉLIQUE.

Que vous iriez le publier aussitôt. Voilà comment vos transports de joie, ou vos désespoirs outrés, pourroient divulguer mon secret; et dès que ma mère sauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire, à coup sûr : ainsi, trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALÈRE.

Je ne les ignore plus, ingrate; et puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui monsieur Thibaudois.

ANGÉLIQUE.

Cela pourroit être.

VALÈRE.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! retournez-vous-en.

VALÈRE.

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent, parce que je suis ami de votre mère. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage.

ANGÉLIQUE.

Empêcher ce mariage! Je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALÈRE.

Non, cruelle, non : ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGÉLIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins; mais, s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon père ni ma mère; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

VALÈRE.

J'obéis aveuglément; mais, si vous me trompez...

ANGÉLIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALÈRE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus....

ANGÉLIQUE.

Oh! pour me dire des injures, attendez que je les aie méritées. Je les mériterai peut-être bientôt, ne vous impatientez point.

VALÈRE.

Quoi! vous pourriez....

ANGÉLIQUE.

Voilà mon père, partez vite.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ORONTE.

ORONTE.

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi, tu seras mariée selon mes désirs. Je triomphe, et je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, je crains bien....

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, et je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGÉLIQUE.

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la vérité, monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier, mais il est franc.

ANGÉLIQUE.

Je pardonne la grossièreté en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit; je trouve moi qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit seulement se désaccoutumer de dire à tort et à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutoyer tout le monde; il tutoie jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vues.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, ORONTE, M. THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS, *étalant une grande veste dorée, parements larges, gros ventre, et les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

Eh ben! voisin, eh ben! eh ben! ta femme dit donc que.... mais que dit-elle donc cette femme? Ah! te voilà, toi, fille? eh ben! eh ben! quand épouserons-nous?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait; c'est fait, oui, oui, va, Angélique, je te baille ma foi. Quin, vlà des bagues à mes doigts, prends la plus grosse.

ANGÉLIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous déliberions.

THIBAUDOIS.

Délibérons, délibérons.

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS, *prenant les mains d'Angélique.*

Prenons, prenons.

ANGÉLIQUE.

Pendant que vous délibérerez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mère.

ORONTE.

Va vite, nous n'avons point de temps à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela presse, oui. Attends, attends; je veux te voir encore, cela m'égaie; parlons de chose et d'autre : conte-moi un peu....

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte?

THIBAUDOIS.

Mais conte-moi; conte... tu es bien gentille da, conte-moi un peu ça.....

ANGÉLIQUE.

Il est temps que j'aille....

THIBAUDOIS, *la tenant toujours par le bras.*

Oh! je veux que tu me contes.... Eh ben! je t'aime de tout mon cœur da, conte-moi un peu ça?

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez, je vous en suis obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini : eh ben ! comment fais-tu ce conte-là ? conte-moi donc....

ORONTE, *ôtant la main d'Angélique de celle de Thibaudois.*

Oh ! laissez-la aller, il ne faut pas que sa mère la voie avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va, ma fille, dépêche-toi d'être ma femme.

SCÈNE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

ÇA ! raisonnons un peu sur la manière dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme ; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse ?

ORONTE.

Non, vraiment ; car....

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarrasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expédient pour faire que....

THIBAUDOIS.

Oui, oui, va, je ferai cela : dis-moi, comment vas-tu faire ?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin.... comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi non plus; car c'est une terrible femme, que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais, par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde; c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

SCÈNE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE.

Eh bien! Lucas, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monsieu que vlà, veut ben de mademoiselle Angélique, alle veut ben de li, madame le veut ben; vous le voulez ben, et moi itou, vlà qu'est don fait.

THIBAUDOIS.

Vlà qu'est donc fait.

LUCAS.

Je dis que ça n'est pas fait; car, drès qu'a verra que nous le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

Oh! je vous demande, si....

ORONTE.

Assurément.

THIBAUDOIS.

Belle demande!

LUCAS.

Je vous demande don, si ne fauroit pas que je fissions là.... comme si....

THIBAUDOIS.

C'est bien penser cela.

ORONTE.

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS.

C'est mon avis.

LUCAS.

Vlà de biaux avis qu'ous avé-là! Fau vous faire conseillé de village, vous opinerais par écho. Je dis don moi, que la volonté de votre fame est comme eune giroite, qui voudroit toujou se torner à l'encontre du vent. Fau donc faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh! l'y a deux vents qui souflont su mademoiselle Angélique, monsieu d'un côté, et ce Valère de l'autre; gna don qu'à dire à votre fame, que c'est Valère que nous voulons, et a nou baillera sti-ci par oposite; vlà ma sentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie pour mettre madame ben en humeur de s'ostiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment, notre notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

LUCAS.

Oui, mais pour qu'a le sine ben vite, fau qu'a le sine de rage; et j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin, je fais semblant de ne dire mot, je ratice ma bêche, a s'obstine sur ma contenance; je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, et a dispute contre : le feu s'y boute, et quand sa contredition est allumée, si vou l'y ailiais soutenir qu'al est honnête fame, a vous dirait qu'ous en avez menti. Mais la vlà. Je vas l'ostiner, et pi vou vienrais tout d'un coup lui demander Valère.

SCÈNE X.

MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Tu étois là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valère, ou de monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

LUCAS, *tournant son chapeau.*

Hom!

MADAME ORONTE.

Tu tournes ton chapeau ; c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS, *secouant la tête.*

Prr.

MADAME ORONTE.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, et il aimeroit mieux Valère.

LUCAS.

Hé, hé, hé !

MADAME ORONTE.

Parce qu'il est plus jeune ? n'est-ce pas qu'il plairoit davantage à ma fille ?

LUCAS.

Eh ! mais.....

MADAME ORONTE.

Quoi ! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que le gros bien de monsieur Thibaudois ne sont pas préférables ?

LUCAS.

Baon !

MADAME ORONTE.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS.

Mais, mais, mais.....

MADAME ORONTE.

Faux raisonnement que tout cela.

LUCAS, *frappant du pied.*

Morgué !

MADAME ORONTE.

Et tout ce que tu me dis-là, c'est mon mari qui te le fait dire ?

LUCAS

Palsangoi !

MADAME ORONTE.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot tous ses discours ! Oh bien ! je lui déclare que malgré lui....

LUCAS.

Han....

MADAME ORONTE.

Oui, malgré lui, à sa barbe....

LUCAS.

Pao !

MADAME ORONTE.

Oui.... Il le prend sur ce ton-là ! je lui ferai bien voir....

LUCAS.

Pa ta ta !

MADAME ORONTE.

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS.

Prrr....

MADAME ORONTE.

Oh ! c'en est trop, mon mari : vous me contrecarrez, vous m'insultez, vous m'outragez.

(*Lucas fait signe à Oronte d'avancer, il le met à sa place à côté de madame Oronte, pendant qu'elle parle seule.*)

SCÈNE XI.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE, *à Oronte qu'elle voit à la place où étoit Lucas.*

CONTINUEZ, monsieur, continuez. Je voudrois bien savoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE.

Je n'en ai encore rien dit.

MADAME ORONTE.

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir....

ORONTE.

Il est vrai que je venois pour vous parler.

MADAME ORONTE.

Me soutenir sans raison, sans jugement, que monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE.

Valère pourtant....

MADAME ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valère, et....

MADAME ORONTE.

Non, monsieur; Valère n'a que faire de se présenter à moi.

ORONTE.

Eh! je vous prie, par complaisance pour moi.

MADAME ORONTE.

Dès demain, je donne ma fille à monsieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raison?

MADAME ORONTE.

La raison est pour moi; et pour preuve que j'ai raison, c'est que cela sera comme je le veux, et dès aujourd'hui.... Monsieur Thibaudois est ici, tenez-vous prêt pour signer.

SCÈNE XII.

LUCAS, ORONTE.

ORONTE.

Eh bien! n'ai-je pas tenu bon?

LUCAS.

Oh! parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté, et ce sera la première fois de sa vie.

ORONTE.

Çà, le notaire est-il arrivé?

LUCAS.

Je m'en vas voir; et pis je revienrons encore crier que je voulons Valère, afin qu'a sine vitement pour l'autre.

SCÈNE XIII.

ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE.

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGÉLIQUE.

J'ai tout entendu ; j'étois là sous le berceau avec le notaire ; il vient d'arriver; il est temps qu'il paroisse.

ORONTE.

Je vais lui parler; vas vite rejoindre ta mère.

SCÈNE XIV.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Voila les choses au point où je les souhaitois, et les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCÈNE XV.

MADAME ORONTE, LE LAQUAIS.

MADAME ORONTE.

Dis-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? à qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela, et afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vite. (*Il s'en va.*)

MADAME ORONTE.

Que veut dire ce mystère? (*Elle lit bas.*) Hom, hom, hom.... « Je vous donne avis que votre fille « est d'intelligence avec monsieur Thibaudois, « qu'elle veut épouser; et pour vous faire signer « le contrat, ils ont un notaire en main, qui se doit « trouver chez vous comme par hasard. » Justement, c'est ce notaire que j'ai vu là avec Angélique : l'avis est bon. « En un mot, votre mari doit « feindre de ne vouloir point de monsieur Thibau-« dois, afin que vous vous déterminiez pour lui. » Oui! monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari?

SCÈNE XVI.

MADAME ORONTE, ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *bas, à Oronte.*

COURAGE, monsieu, crions ben fort que je ne voulons point de monsieur Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vite.

ORONTE.

Écoutez, ma femme....

LUCAS.

Je vous disons donc que....

ORONTE.

Je veux que vous sachiez que....

LUCAS.

Que je sommes, vote mari....

ORONTE.

Vous dites que vous voulez monsieur Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Al en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne qui doit décider; c'est la vôtre, mon mari; et là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maître.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que....

MADAME ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé monsieur Thibaudois, et moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix et l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

MADAME ORONTE.

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime et que je respecte.

ORONTE.

Vous plaisantez, et je vous dis très sérieusement que monsieur Thibaudois n'est point de mon goût.

MADAME ORONTE.

Votre goût détermine le mien, et je ne pense plus à monsieur Thibaudois.

ORONTE, *bas, à Lucas.*

Lucas.

LUCAS, *bas, à Oronte.*

Poussons farme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, madame, est-ce que vous vous moquez de moi?

MADAME ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole?

LUCAS.

Bon! vote parole, a va et vient comme l'air du temps.

MADAME ORONTE.

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE.

Pour vous prouver ma sincérité et ma soumission, je vais de ce pas défendre à monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCÈNE XVII.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

Je crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui ?

LUCAS.

Ouais ! l'y a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux ! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

LUCAS.

Al vous obéit, ça n'est pas naturel.

ORONTE.

Je vais voir si c'est tout de bon, je ne saurois le croire.

LUCAS.

Hom ! faut que l'y ait là queuque chose; je me doute quasiment....

SCÈNE XVIII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

Eh ben ! eh ben ! Lucas; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé vote congé, à vous; madame vous charche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS.

J'aime pourtant bien cette petite Angélique; mais je me moque de cela; si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCÈNE XIX.

THIBAUDOIS, ANGÉLIQUE, VALÈRE, *qui suit Angélique pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS.

Eh ben! eh ben! pauvre fille, te voilà mal, tu ne seras point mariée.

ANGÉLIQUE.

Voilà un fâcheux contre-temps.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc? j'en suis bien aise; c'est que tu m'aimes, et c'est bien fait; ne pleure point, va ne pleure point, tu m'auras.

ANGÉLIQUE.

Allez donc vous joindre à mon père, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mère, priez-la, pressez-la.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes là, Valère?

VALÈRE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer, le notaire que j'ai vu, tout enfin, me prouve assez votre trahison; mais vous ne méritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris et du silence. *(Il élève tout d'un coup sa voix.)* N'attendez pas de moi, ni des emportements, ni des reproches, ingrate : non, perfide; non, traîtresse....

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs?

VALÈRE.

Juste ciel!

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout, monsieur Thibaudois. Je voudrois bien savoir, monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos espérances? Premièrement, mon père peut-il balancer entre les richesses de monsieur et le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS, *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je préfère la bonne humeur de monsieur à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi! il est amoureux comme un roman.

ANGÉLIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de désespéré.

THIBAUDOIS.

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALÈRE.

Eh! morbleu, monsieur....

ANGÉLIQUE, *prenant Valère par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Eh! ni moi non plus. Je vais rejoindre ton père. *(Bas, à Angélique.)* Défais-toi de cet homme-là, baille-lui son congé, et viens me retrouver.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Votre procédé me paroît si outré, que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas; mais enfin, s'il étoit vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en présence de monsieur Thibaudois...., Le voilà parti, justifiez-vous.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE, *à part.*

Ma fille seule avec Valère!

VALÈRE.

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGÉLIQUE.

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la présence de monsieur Thibaudois. Mon père veut que je l'épouse, et je vous déclare que j'en suis ravie.

VALÈRE.

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagements. Je vais trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Allez, monsieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALÈRE, *apercevant madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu ? Je suis trahi, madame ; car enfin, il n'est plus temps de vous cacher mon amour pour une ingrate : vous voyez comme elle me traite.

MADAME ORONTE.

Vous me faites compassion, monsieur : voir la fille et le père acharnés contre vous et contre moi !! J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentiments des autres.

VALÈRE.

Non, après le procédé d'Angélique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n'avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALÈRE.

Vous me la proposeriez en vain.

MADAME ORONTE.

Mais, pour vous prouver à vous qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine, il me prendroit envie de vous offrir....

VALÈRE.

Je refuse vos offres, madame, je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE.

Que j'aurois de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin ! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, monsieur....

VALÈRE.

Il n'en sera rien.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredites aussi? Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ma mère, vous voudriez m'engager malgré moi?

MADAME ORONTE.

Malgré vous, ma fille! ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté?

ANGÉLIQUE.

Hélas! quand je vous parlois ainsi, je ne parlois pas sincèrement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec M. Thibaudois?

MADAME ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma mère, je vous en conjure.

MADAME ORONTE.

Taisez-vous; je sais toutes vos menées, le notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir! m'exposer à faire la volonté d'un mari! Pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous avez fait dresser contre moi; je vais le faire remplir du nom de Valère.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Non, madame, non, je ne signerai point ; j'aimerois mieux mourir que d'épouser votre fille.

ANGÉLIQUE, *imitant Valère.*

J'aimerois mieux mourir que d'épouser votre fille ! vous prononcez cela bien naturellement.

VALÈRE.

Comme je le sens, ingrate.

ANGÉLIQUE.

Et comme je le souhaitois. Car, pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mère, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avois trompé vous-même.

VALÈRE.

Expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pour faire consentir ma mère à ce que je souhaitois, il a fallu laisser aussi mon père dans l'erreur. Il a agi naturellement ; et quand j'ai vu qu'ils étoient tous pour M. Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mère, afin qu'elle fût contre ; un billet inconnu l'a instruite du complot, et c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, et veut vous contredire aussi.

VALÈRE.

Ce que j'entends est-il bien vrai ? Mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrète ; non, Valère, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALÈRE, *avec transport.*

Ah! trop aimable Angélique!

ANGÉLIQUE.

Quelqu'nn vient, feignons encore.

SCÈNE XXIII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS.

ANGÉLIQUE.

Non, Valère, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne seroit pas malgré vous, car ce seroit de bon cœur qu'ous l'épouseriais. Mais ça ne sera pas pourtant ; car je me sis douté qu'ous maniganciais l'amour ensemble, et que vous faisiais semblant. Vote mère alloit baillé làdedans, oui; mais je l'ai avertie qu'ous la trompiais.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

VALÈRE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car madame va revouloir ce qu'a vouloit devant qu'a sut qu'ous vouliais l'y faire vouloir; tant qu'y a que je lui ai dit tout ça moi; car monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALÈRE.

Eh! maraud! que ne m'en demandois-tu deux cents?

LUCAS.

Il n'est pu temps, madame sait tout. Stanpandant si je vous voyois là votre argent, il ne seroit pu vrai que madame sait tout, car morgué a ne sait rien.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre Lucas....

VALÈRE.

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS.

Et vlà madame qui reviant, je vais vous épauler.

SCÈNE XXIV.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS, MADAME ORONTE, THIBAUDOIS.

LUCAS.

Venez don vite, madame, vlà des jeunes gens qui se querellont; venez vite les séparer; je les ai trouvés qui se disiont rage; ils se disputoient tant que j'ai cru qu'ils étoient déja mariés ensemble.

MADAME ORONTE.

Révolter ma fille contre moi! il faut être bien insolent. Vous voilà encore céans, monsieur? sortez tout-à-l'heure.

THIBAUDOIS

Va, va, je suis plus complaisant que toi : tu me chasses, je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

MADAME ORONTE.

Un benêt, un sot....

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit personne.

SCÈNE XXV.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE, LE NOTAIRE.

ORONTE.

En vérité, ma femme.....

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE.

Si j'osois, madame, vous représènter....

MADAME ORONTE.

Je suis ravie que vous soyez aussi contre Valère! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, et que je commence par signer. (*Elle signe.*) Allons, Angélique, signez après moi; obéissez.

ANGÉLIQUE, *en signant.*

Je ne serai pas mariée pour cela; car mon père ne veut pas signer.

MADAME ORONTE.

Signez, monsieur mon mari, signez, ou bien....

ORONTE.

Quand je signerai, cela ne fera rien, car vous ne ferez pas signer Valère de force.

MADAME ORONTE.

Pour vous y obliger, monsieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALÈRE *se jette tout d'un coup sur le contrat et le signe.*

Eh! je n'ai que faire de votre donation. (*Au notaire.*) Fuyez, monsieur; emportez vite la minute, de peur que madame ne se dédise.

LE NOTAIRE, *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCÈNE XXVI.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE.

Que veut dire cela?

LUCAS.

Je vous avois bèn di, madame, qu'i s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

MADAME ORONTE.

Ah! je suis trahie.

ANGÉLIQUE.

Je me jette à vos pieds, ma mère.

VALÈRE.

Mille pardons, madame.

MADAME ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE.

Vous avez signé.

MADAME ORONTE.

Oui, mais je déshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sépare d'avec mon mari, et je ferai pendre le notaire et Lucas..... Je suis désespérée. (*Elle s'enfuit.*)

VALÈRE.

Nous la ferons revenir à force de soumissions.

ORONTE.

Voilà ce qui s'appelle l'esprit de contradiction.

FIN DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.